

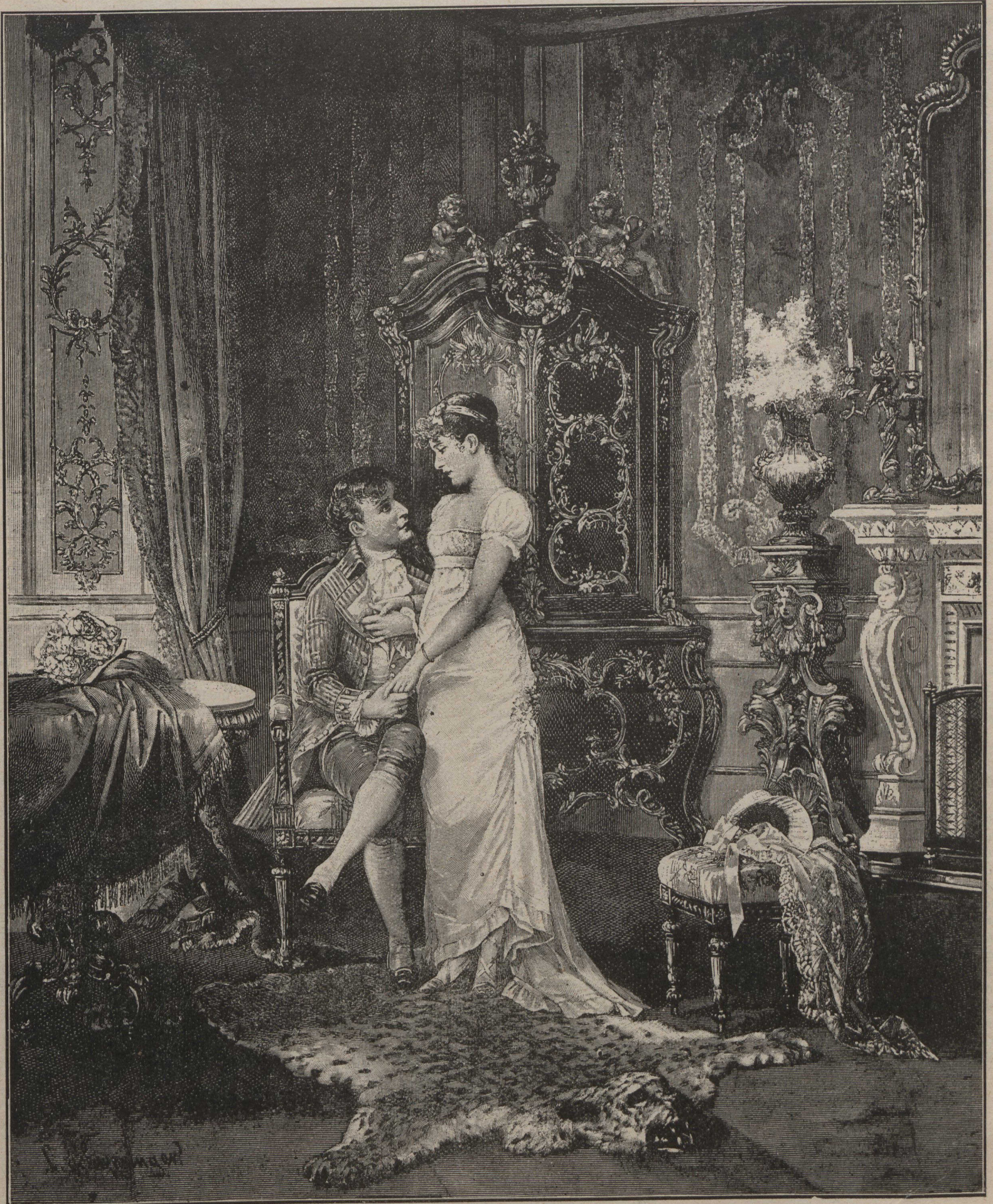
LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 81

MONTREAL, 7 NOVEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



L'AVEU

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les échos de Montréal, par L. d'Ornano. — Poésie : Tristesse, par Alfred de Musset. — La fête des morts. — Nouvelles : Maude, (avec gravure). — Rivaies, par Paul Fronton. — Poésie : Ballade ; Le quidam du destin, par L.-J. Doucet. — Appât humain, (avec gravure), par L.-Mac Velton. — Les animaux savent-ils l'heure ? — Le chant des oiseaux, (avec gravures), par J. Michelet. — Petites notes scientifiques. — Propos d'étiquette. — La maison tournante. — L'exposition de Saint-Louis, par Louis Larivé. — Chronique de la mode. — Conseil de beauté. — Ça et là, (avec gravures). — Page de Saint-Nicolas, (avec gravures). — Récréation en famille. — Grand concours de l'"Album Universel". — La grenouille sauteuse, (célèbre nouvelle), par Marc Twain. — Pages humoristiques, (avec gravures).

FUILLÉTONS : L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb. — Le héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Piano : Spaghite ! Polka brillante, par L. Sferrani. — Chant : La veillée des cloches, mélodie, musique de André Bloch.

GRAVURES. — Beaux-arts : L'aveu. — Au cimetière de la Côte-des-Neiges : Le tombeau de Mercier ; le chemin de la croix. — L'Exposition de Saint-Louis : Le palais des machines. — Le palais de l'électricité. — Façade du palais des arts libéraux. — Maison tournante le matin. — Maison tournante le soir. — La mode : Deux costumes. — Beaux-arts : Le petit bain. — Grande variété de gravures comiques.

ENTRE-NOUS

Hier, profitant d'un des derniers beaux jours que l'automne veut bien nous donner pour nous dédommager un peu de l'humide été que nous avons subi, j'étais sorti de la ville, cheminant à l'aventure, quand, au détour de la route, je rencontrai un jeune homme pâle, maigre, s'appuyant fortement sur une canne solide.

Nos regards se croisèrent, lui voyant en moi un débris de la vie, très maigre aussi, moi constatant que ce promeneur à l'air fatigué n'avait pas vingt-cinq ans et qu'il était poitrinaire.

La tuberculose s'était évidemment emparée de ce malheureux ; sa démarche incertaine et fatiguée, ses joues creuses, ses yeux brillants le démontraient, et, pris d'une pitié profonde, je me pris à réciter mentalement l'admirable et navrant élogie de Millevoeye, "La chute des feuilles" :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

"Bois que j'aime, adieu, je succombe,
Ton deuil m'avertit de mon sort,

Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne ;
Plus pâle que le pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant la pourpre du coteau.
Et je meurs ! De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée.

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour,
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le père de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Cette poésie malade, un des chefs-d'oeuvre de la langue française, composée par son auteur, quelques jours avant sa mort, pouvait tellement s'appliquer à ce jeune homme, cet inconnu, que les tristes pensées dont elle est remplie, gâtèrent le charme de ma promenade.

Et je pensais à cette terrible maladie, qui fait tant de victimes, qui débute généralement par une petite toux sèche et agaçante qu'on dit être nerveuse et que l'on croit être un léger rhume, qui augmente, grandit, prend des proportions inquiétantes, se déclare enfin implacable et finit par coucher dans la tombe tant de belles jeunes filles et de jeunes gens robustes.

Les soins, les remèdes, les précautions semblent être impuissantes, et c'est le désespoir dans l'âme que les parents suivent avec douleur les progrès que fait le mal sur la constitution de leurs enfants, qui, eux, ne se croient jamais sérieusement atteints et espèrent revenir rapidement à la santé.

Car c'est une des particularités de cette affection, que les malades qui en souffrent conservent presque toujours l'espérance, et que, jusqu'à la veille du dénouement, ils font les projets d'avenir les plus gracieux et les plus riants.

Et pourtant, les savants de tous les pays travaillent constamment à trouver le remède attendu depuis tant de siècles, sans qu'on soit arrivé à un résultat vraiment certain. De temps à autre les journaux nous annoncent qu'un grand médecin a enfin découvert un sérum qui fait merveille, puis quelques mois se passent et on n'en entend plus parler.

Quand aux remèdes brevetés, sûrs, infaillibles, dont les annonces nous fatiguent, on sait ce qu'ils valent ; ils ne sont vraiment bons que pour celui qui les vend, quand il finit par en faire fortune.

On en est donc réduit à recommander aux malades d'aller se rétablir sous un climat plus doux et de donner aux pauvres des conseils impossibles à suivre, à savoir : du repos et de la bonne nourriture.

Depuis quelque temps, les autorités municipales de certaines villes commencent à prendre des mesures préventives qui auront de bons résultats, il faut l'espérer, et il existe à Montréal une ligue contre la tuberculose, qui ne fera pas de tort ; mais ce n'est pas l'eau que nous buvons en

ce moment qui sauvera les malades, car jamais l'aqueduc ne nous a vendu pareil boubier de microbes.

D'un autre côté, il ne faut pas oublier que l'on peut vivre parfois très longtemps avec la phthisie, dix, quinze, vingt et même quarante ans. J'ai entendu des gens tousser depuis trente ans, je tousse moi-même depuis vingt ans. Il est vrai que je n'en suis pas plus vigoureux pour cela ; mais, enfin, si fatigant que cela puisse être, on préfère encore tousser que trépasser.

Le phthisique le plus étonnant que l'on ait jamais vu, je crois, est le docteur Lacroix, du Havre, France.

Soldat en 1812, il fut réformé à dix-huit ans comme tuberculeux au dernier degré. Lacroix, qui était un garçon d'énergie, ne fut pas trop affecté de l'arrêt de mort prononcé contre lui, mais voulut savoir au moins de quoi il allait mourir, et se mit à étudier la médecine.

La Parque fatale, étant distraite sans doute par les nombreuses occupations que lui fournirent les dernières années de l'empire, ne se hâtant pas de trancher le fil de ses jours, il eut le temps de se faire recevoir docteur en médecine, et ce condamné à mort se mit à soigner ses clients.

Il les soigna, toujours toussant, tant et si longtemps qu'il est mort il n'y a pas bien des années, en 1897, à l'âge de cent trois ans !

Et, puisque nous parlons de maladie et de remèdes, je ne vois pas pourquoi je ne vous raconterais pas une singulière aventure dont je puis vous garantir l'authenticité, comme vous allez vous en convaincre vous-mêmes.

Il y a un peu plus d'un an, un de mes amis, journaliste très connu, eut l'occasion de faire un voyage en Europe, avec deux autres citoyens de Montréal, plus connus encore, et que vous voyez tous les jours, et l'ami en question, X..., si vous voulez, en profita pour faire la traversée avec sa fille, dont l'état de santé l'inquiétait.

Un matin, en mer, X..., se promenant sur le pont, fut abordé par le capitaine, avec le sang-ne qui caractérise les gens de mer :

—M. X..., votre fille est malade.

—Oui, capitaine, et...

—Elle est anémique.

—Oui, et je vais à Paris pour consulter...

—Médecins ? Pas besoin de médecins. Connaissez un remède fameux. Ce sont des religieuses de Paris qui ont le secret. Procurez-vous-en au plus vite, sans ça, vous savez...

—Mais, quelles religieuses ?

—Ah ! quant à ça, je n'en sais rien. Ces Soeurs ont si drôles de noms. Enfin, n'importe, tâchez d'en avoir.

X... n'attachait guère d'importance à cet incident, d'autant plus que le renseignement manquait vraiment de précision, et il l'oublia.

Arrivé à Paris, X... allant voir sa belle-soeur, celle-ci le prit à part :

—Ta fille est anémique.

—Oui, et je viens justement à Paris pour la faire soigner.

—Parfait. Vois les médecins que tu voudras, mais je connais un remède souverain contre l'anémie, ce sont les Soeurs Z... qui le fabriquent...

—Tiens, le remède du capitaine !

La dame ne comprenant pas, X... lui raconta sa conversation avec le capitaine du transatlantique.

Le lendemain, X... était décidé à consulter un médecin dans l'après-midi. Il finissait de déjeuner avec Mlle X..., dans un restaurant du boulevard, où il est si agréable de prendre son repas en plein air, en jouissant du mouvement de la rue, quand une femme d'un certain âge, femme d'ouvrier, très propre, très simple et à l'air bon qu'ont ces bonnes ménagères de Paris, s'arrêta devant eux :

—Mais, monsieur, cette jeune fille est anémique.

—Oui, oui, dit X..., impatienté.

—Mais il faut soigner cette belle enfant, monsieur. Prenez donc le remède des Soeurs Z..., etc., etc.

Toujours le remède du capitaine !

Comme c'était la troisième aventure du même genre, X... alla tout droit au couvent des Soeurs et se procura le remède tant vanté.

La cure dure trente jours, mais, au bout d'une quinzaine, l'appétit était revenu, les couleurs suivirent l'appétit, et la jeune fille revint à Montréal, rayonnante de santé.

◆◆ L'histoire n'est cependant pas finie, car je dois vous dire que X... ne me raconta tout cela que parce que je lui avais dit qu'une jeune fille qui me touche de très près n'avait pas d'appétit et que je craignais l'anémie.

—L'anémie ? me dit-il, écoutez : et il me fit le récit que j'ai donné plus haut.

—Et ce remède, on ne peut pas se le procurer ailleurs qu'à Paris ?

—Pardonnez-moi, vous pouvez l'avoir à Montréal, car en revenant ici, je me suis demandé à qui je devais recommander l'importation et la vente de ce produit, dont j'ignore la composition. Après y avoir réfléchi, j'ai choisi — quoique non catholique, comme vous le savez — les Soeurs de Nazareth, dont j'apprécie le zèle et le dévouement, et qui sont très pauvres. Ce sont elles qui ont le dépôt du remède, maintenant.

Je m'en procurai, et le résultat dépassa toutes mes espérances.

J'ai cru devoir vous entretenir de ce sujet parce que je suis convaincu qu'il est d'intérêt public et qu'il ne comporte aucune réclame.

LEON LEDIEU.

LES ECHOS de MONTREAL

Un entrefilet paru naguère et, exposant les justes doléances de la société protectrice des femmes et des enfants, a attiré mon attention.

Il s'agissait je crois, d'une requête invitant la police, à opérer ses arrestations féminines de façon moins ostensible ; le vulgaire " panier à salade " découvert, ne devant pas être employé en ces circonstances. Je ne puis qu'applaudir à l'adoption d'une telle mesure.

Il est déjà assez malheureux, en effet, que des femmes tombent sous le coup de la loi, pour qu'on n'en fasse pas une sorte de parade immorale.

Si la prisonnière est coupable, cette façon de l'afficher détruit en elle, le reste de pudeur qu'elle peut avoir. Dans le cas contraire, qu'on se figure le supplice moral, qu'inflige à cette victime de la société, la promenade de son pilori d'occasion !

Et, comme nos policiers ne se mettent pas en frais de civilités, pour accomplir leur devoir ; que même, ils semblent éprouver du plaisir à arrêter des êtres faibles ; la galerie est vite écoeurée de ces procédés d'argousins.

La continuation de cette coutume, annihilerait peu à peu l'estime que nous devons à la généralité de nos concitoyennes ; ce dont nous n'aurions guère lieu de nous féliciter !

Seuls, les peuples très civilisés, ne l'oublions pas, rendent à la femme, l'hommage d'un respect, que lui valent les nobles qualités de son coeur et les finesses de son esprit.

Point n'est besoin d'avoir des canons, pour posséder cette civilisation, prouvons qu'elle ne nous fait pas défaut.

Une autre lecture, due à la plume de l'une de nos meilleures chroniqueuses Montréalaises, m'a encore plus intéressé. A l'aide d'une logique persuasive, bien en harmonie avec la délicatesse de son sexe ; l'auteur dont je parle, défend dans les colonnes d'un journal progressiste, le droit qu'ont les femmes, de s'initier aux mystères de la science, voire de la science médicale. Cela d'autant plus, que le coeur des filles d'Eve, posséderait des facultés lénifiantes et adéquates, que l'on ne saurait retrouver chez les disciples barbus d'Esculape.

Je m'incline devant l'évidence de cette vérité, non sans observer qu'elle comporte quelques restrictions, sur lesquelles on peut du reste s'étendre.

Il est donc impossible de complimenter les jeu-

nes hommes, de la trempe de ceux, qui accueillirent par des cris d'animaux, une compagne d'études se rendant à l'amphithéâtre d'anatomie.

Sans me l'être proposé, je viens de mettre le pied, sur le sol si cher aux adeptes du féminisme. Une incursion dans ce domaine international, que l'on dit être nouveau, présente un certain intérêt, causons-en. Nous souvenant qu'à long des chemins sinueux de cette réserve féminine, bien des sociologues ont laissé leurs derniers cheveux, tour à tour accrochés à des roses ou à des ronces.

En somme, qu'est le féminisme ?

Une abstraction très vague, dans l'esprit du commun des mortels. Ainsi que le sont l'anarchie et le socialisme, même aux yeux des individus militants, de ces classifications politiques.

Peut être, ne se tromperait-on pas, en définissant le féminisme, vocable d'extraction populaire : Une aspiration de la femme vers un idéal d'indépendance et de bien-être personnel.

C'est presque une définition de l'égoïsme ; malgré les circonstances atténuantes qui plaident en faveur de la variante.

Il serait faux de dire que le féminisme est moderne. De tous temps, l'histoire nous l'apprend, la femme chercha à s'émanciper, à secouer le joug pesant que l'homme lui imposa. Le matérialisme et la force brutale, s'unissant pour avoir raison d'un être qui toujours se signala, par sa grâce frêle et sa pitié compatissante.

Il faut avoir visité l'Orient, pour se faire une idée de l'esclavage auquel sont soumises, les filles et les épouses, d'hommes qui ne connaissent que les lois de la force, mises au service de leurs appétits.

Que cela ne nous étonne pas trop, car il en fut ainsi chez nos aïeux, et, ce n'est que depuis que le flambeau de la civilisation, vint éclairer les mystères du coeur humain, que la femme commença à pouvoir se considérer un peu plus libre !

Evidemment ce problème social, varie considérablement selon l'influence du milieu, et, un voyage de quelques milles, même chez nous, suffit à montrer que plus on se rapproche de la nature et, de la vie primitive, plus on constate l'empire de l'homme sur la femme. Comment s'en étonner, lorsque certaines des plus hautes classes sociales sont encore réfractaires à la propagation du féminisme et de ses vertus. Ne voit-on pas, par exemple, le Tsar se désoler de n'avoir point de fils ; oubliant que son empire, se réclame souvent des grandes visées de Catherine II. Que la Hollande est heureuse sous le sceptre de la charmante reine Wilhelmine !

Passant des Slaves aux Anglo-Saxons, sans tenir compte, et pour cause, des fils du ciel, ou des descendants de Mahomet, constatons qu'aux Etats-Unis, la femme possède une liberté plus grande que partout ailleurs.

On peut néanmoins affirmer, que c'est en France que germèrent les premières notions du féminisme moderne ; ayant droit de cité, et, tel que nous l'entendons. De là, il a émigré un peu partout, s'acclimatant même, aux bords du Saint-Laurent, où, avec satisfaction, nous le voyons prospérer.

Désirant dans son intérêt, qu'il ne franchisse pas les limites que lui assignent les grandes lois de la philosophie et de la morale chrétienne.

Je fais sciemment ces restrictions, car des meilleures choses il ne faut abuser. J'admets très franchement que la femme a des droits égaux à ceux des hommes ; je ne lui conteste pas les qualités générales de l'esprit, bien que les questions transcendantes nécessitant un travail de longue haleine nuisent plutôt à son tempérament.

Au Canada, tout homme impartial, avoue, que le réveil littéraire actuel, y est dû en grande partie aux talents de jeunes littératrices à l'esprit aussi cultivé qu'avisé. Pour ma part, je les en félicite vivement ici, songeant au bien immense qu'elles font à notre population. Elles qui exhalent l'amour de la patrie, chaque fois que l'occasion s'en présente.

C'est à cet esprit de la femme, s'affirmant de plus en plus, à ce féminisme, que nous devons les

bienfaits de la grande évolution, que subit notre éducation nationale. Sachons le reconnaître.

Pourtant, il ne faudrait pas, que nos Canadiennes s'inspirent trop du féminisme américain, si proche de nous, poursuivent leurs idées d'indépendance jusqu'à négliger leurs devoirs envers la société.

Que quelques intelligences d'élite se lancent dans la mêlée littéraire, dans les affaires, c'est fort bien. Mais il serait nuisible de généraliser les situations qui permettent à la femme de se passer de la famille et de l'homme. Ce dernier finit par ne paraître à ses yeux qu'un collègue de bureau, alors qu'il devrait être un compagnon de route, un époux, sur qui elle pourrait s'appuyer avec confiance. C'est en pensant à ceci que j'en arrive à voir d'un mauvais oeil, tous les locaux où l'on enferme de jeunes et charmantes demoiselles qui se livrent aux horreurs de la sténographie, de la clavigraphie, de la photographie ou autres métiers en... ie à tirage forcé. De nos jours, la femme considère généralement l'homme comme un tyran, dont elle veut s'affranchir. Et pourtant, les Livres Saints, ne disent-ils pas en parlant des filles d'Eve : " La femme est ce TYRAN qui conduit l'homme jusqu'au bout du monde, enchaîné d'un seul de ses cheveux ", " in uno crine colli sui. "

Qui donc est le tyran ? L'homme ou la femme. Ni l'un ni l'autre, m'est avis, quand ils sont intelligents, savent faire la part des choses et se plier aux circonstances de la vie.

Il serait fâcheux que les connaissances dues à l'instruction, rendissent pessimistes et isolassent des individus faits pour une existence normale. Le vieux garçon et la vieille fille ne doivent être que l'exception et non la règle. Ce qu'on serait en droit de supposer lorsqu'on fréquente les pensions bourgeoises de nos grandes villes.

Jadis on se mariait, l'homme pour avoir une compagne, la femme pour avoir un soutien dans la vie. Que les temps sont changés !... Aujourd'hui, les pauvres se marient pour avoir une servante, et les riches pour avoir de l'argent. Le mariage n'est plus un sacrement mais un calcul. Ainsi disent beaucoup de gens à l'esprit mal tourné. Il est à souhaiter qu'ils ne soient pas crus sur parole, d'autant plus que la vérité en serait offensée. Dieu fasse pour le bien de notre pays, que nous puissions toujours dire que la femme est un poème en trois chants : vierge, épouse, mère... le bouton, la fleur, le fruit. La vierge représente le côté angélique et idéal de l'existence de la femme. L'épouse, le côté noble, sévère et un peu dédaigneux comme le succès. La mère est le chant du poème, sinon le plus varié, au moins le plus solennel ; c'est le côté fondamental et vénérable, patriotique et religieux. Quand la femme a passé par ces divers états, lorsqu'elle est mère, sa mission est accomplie. Mère ! voilà le dernier chant, le dernier mot du poème ; voilà pour elle le rang suprême, l'apothéose ; elle est mère ! Place à sa majesté !

L. d'ORNANO.

TRISTESSÉ

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui sont passés près d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré...

ALFRED DE MUSSET.

LA FETE DES MORTS

S'il est une cérémonie populaire à même de montrer plus que toute autre l'état moral des hommes pris collectivement ; c'est bien celle qui, chaque année, les réunit autour des tombeaux de leurs proches. A voir défiler les interminables théories de jeunes et de vieux, qui s'en vont au champ de repos, prier pour les chers disparus, et, leur causer ; on sent combien grand et beau est l'idéal mystique qui dans le souvenir ranime l'espérance.

Nombreuses sont chaque année les fêtes de notre culte. Aucune n'est plus solennelle, plus majestueusement simple, que celle, qui, dans une même pensée, unit l'élévation de nos âmes, s'en allant vers celui dont la bonté a jugé les nôtres et nous jugera bientôt.

C'est sans doute la double perception de la vie riante et de la mort inéluctable, qui, malgré la simplicité dont je parle, fait que la fête des morts, empreint dans nos coeurs, chaque premier novembre, une vision inoubliable.

Ce jour venu, sans qu'il soit question d'habitude, un besoin de paix et de recueillement s'empare de nous. Un moment nous arrêtons l'activité fébrile de l'existence quotidienne et en faisons offrande à ceux qui, par delà le monde réel, furent jadis en communion d'idées avec nous. Leur souvenir met des larmes à nos paupières, et quand nous les quittons, nous nous sentons meilleurs et plus forts pour lut-

ter contre nos misères humaines.

Les quelque cinquante mille personnes qui, dimanche dernier, allèrent par un beau soleil s'agenouiller sur les tombes du cimetière de la Côte-des-Neiges, ont dû éprouver ce genre d'émotion. Et, si la statistique pouvait être rigoureuse, dans l'ordre moral des choses ; je ne serais pas surpris de constater que la liste des crimes ou des délits enregistrés, ne soit trouvée moins longue en novembre que dans tout autre mois de l'année. Il serait du moins raisonnable de le croire, surtout chez un peuple tel que le nôtre, où la foi est demeurée vivace plus que partout ailleurs. Car si l'on se plaît à dire que les peuples heureux ou jeunes n'ont pas d'histoire, on pourrait ajouter que, chez ces derniers, la foi est d'autant plus forte que les influences de l'atavisme sont moins compromises par l'évolution totale de la race. Je pensais à ces choses en présence de la grandiose démonstration que nos patriotes faisaient auprès du tombeau de Mercier. Cette page vécue de l'histoire, est une leçon qui doit présenter quelque valeur aux yeux de certains de nos concitoyens, quelle que soit leur origine.

Les journaux quotidiens en ayant longuement entretenu le public, l'« Album Universel » se fait un plaisir de reproduire les deux vues ci-contre, ainsi que l'extrait suivant :



LE TOMBEAU DE MERCIER, ORNE DE FLEURS.

Plus de 50,000 personnes ont pris part, le premier novembre, au pèlerinage annuel au cimetière de la Côte-des-Neiges. C'est à trois heures qu'eut lieu la cérémonie religieuse. Mais à quatre heures, la foule affluait encore au champ des morts. Mgr Racicot présidait la cérémonie. A ses côtés se tenaient un grand nombre de membres du clergé. Un orchestre, sous la direction de M. J.-N. Hébert, ouvrit la cérémonie par la marche funèbre de Beethoven. Vint ensuite le chant du « Dies Irae », exécuté par un choeur de deux cents voix. Puis le R. P. Aimé, de l'ordre de Saint-François, prononça un remarquable sermon de circonstance. M. l'abbé P. Kieran, curé de la paroisse Saint-Michel, fit ensuite une allocution en anglais. Enfin, on chanta le « Libera ».

AU TOMBEAU DE MERCIER

Le pèlerinage des libéraux au tombeau de Mercier a donné lieu à une manifestation imposante. Cela n'a pas été une démonstration politique, mais un témoignage paisible et éclatant de la vénération d'un peuple attaché à ses morts distingués. La manifestation a été belle à tous les points de vue. Le temps était idéal. Tous les clubs libéraux de Montréal, de Sorel, de Saint-Hacinthe et des environs de Montréal ont envoyé des délégations. Il en vint même de Québec.

La famille Mercier était représentée par MM. Honoré et Paul Mercier, fils du grand patriote ; par M. X. Mercier, un de ses frères ; J. A. Mercier, Lister Mercier, ses neveux, et l'hon. M. Lomer Gouin, son gendre.



AU CIMETIERE DE LA COTE-DES-NEIGES : LE CHEMIN DE LA CROIX.

MAUDE

—Les affaires, cher oncle, toujours les affaires ! Parlez-moi donc d'autre chose !

Il est de mon devoir de t'en parler, dit en souriant l'aimable vieillard, dont le visage s'égayait d'un bon sourire.

—Et vous savez bien, poursuivit la jeune fille, que je n'en comprends pas le premier mot. J'écoute un moment, puis j'oublie tout ce que vous m'avez dit. Pourquoi ne pas vous étendre sur ce grand fauteuil, tout près du feu. Vous m'apprendrez ensuite quand j'aurai l'honneur de vous recevoir à dîner ainsi que tante Marthe.

Elle souriait en montrant de jolies dents blanches, tandis que ses yeux, d'un bleu profond, pétillaient d'une lueur de malice tendre. Maude ne perdait jamais l'occasion de taquiner le brave homme, lorsqu'il s'agissait de questions d'argent, et toute radieuse dans sa robe blanche aux bouillons de dentelle, elle faisait éclater dans un beau rire sonore son mépris pour le veau d'or.

M. Dalton protesta :

—Allons, tu sais bien, dit-il, que je te tiens au courant de tout ce qui concerne ta fortune, que tu m'écoutes ou non.

—Et la plupart du temps je n'écoute guère, n'est-ce pas ? elle se mit à rire. Mais pourquoi donc devrais-je m'en occuper, cher oncle ? C'est vous qui prenez soin de tout ; j'ai une telle confiance en vous que je vous confierais ma vie même, et lorsque je vous demande de l'argent, ne m'en donnez-vous pas toujours avec la meilleure grâce du monde. Et...

—Mon Dieu ! interrompit-il, si tu ne fais pas attention, je n'y puis rien. Mais cela ne me dérange point de mes devoirs, pour cela. Je te fais un rapport, non seulement parce que je dois le faire, mais encore, parce que cela me donne une satisfaction intime. Lorsque ton père t'a laissée, toi et son argent en ma possession, j'ai considéré une telle responsabilité sacrée...

—Et le fardeau bien lourd, dit-elle en étendant les mains comme pour exprimer quelque chose d'infini.

—Je suis venu aujourd'hui pour affaires, comprends-tu ? insista M. Dalton, et il faut absolument que je t'en parle, ajouta-t-il d'un air déterminé.

La jeune fille eut un geste de résignation jouée et s'assit près de son oncle.

—Presque tout ton argent est en obligations, mais, il y a quelques années, j'en ai prêté une partie sur hypothèques, dont la plus grande est due dans quelques jours. A un autre moment, je n'aurais pas hésité à en remettre le paiement, mais les circonstances sont toutes particulières. L'hypothèque est sur l'Usine Supérieure, que cherche à faire faillir le "Trust". Voilà l'information secrète qu'on m'a donnée aujourd'hui. Jusqu'à présent, les membres du "Trust" n'ont pas montré leurs griffes, mais toute la situation est en leur pouvoir — les billets à ordre, la seconde hypothèque, et le plus important de tout, les banques locales, de sorte que, quand une demande sera faite pour le renouvellement des billets à ordre, Carter Keene sera dans l'impossibilité de trouver la somme suffisante pour...

L'indifférence de la jeune fille disparut comme par enchantement. Elle se dressa subitement, les yeux étincelants.

—Carter Keene ! s'écria-t-elle. Qu'a-t-il à faire là-dedans ?

—Keene possède l'Usine Supérieure. Il oppose le "Trust", et promet de s'il bien réussir, qu'à moins qu'on ne l'écrase, il pourrait...

—Mais s'il trouvait assez d'argent pour payer ? demanda-t-elle avec anxiété.

—Ah ! voilà. Il ne le pourra jamais. Le "Trust" impose ses lois à toutes les banques de Sheffield. Le pauvre garçon ne se doute guère de l'épée de Damoclès qui est suspendue au-dessus de sa tête. Voici la tactique de guerre d'un "trust". Il permet à sa victime de devenir trop confiante, puis il porte le grand coup. C'est dommage pour Keene, mais cela ne nous regarde pas, après tout. Je suis venu t'annoncer la nouvelle, et te prier de n'avoir aucune inquiétude en cas de faillite. Ton argent est sur la première hypothèque, tu n'as donc rien à craindre.

Au même moment, un domestique parut tenant une carte sur un plateau d'argent.



LA DOMESTIQUE PARUT SUR LE SEUIL. ELLE ANNONÇA M. CARTER KEENE

—M. Carter Keene, lut la jeune fille d'une voix émue.

M. Dalton l'accompagna en bas jusqu'au salon, où il la quitta pour sortir par la porte d'entrée.

Carter Keene était un grand et beau garçon. Ses manières étaient empreintes d'une franchise cordiale et gaie, et sa conversation était pleine d'esprit et d'originalité. Ce soir, surtout, il était d'une humeur charmante, égayant la jeune fille de ses saillies, au point de lui faire oublier, pendant un moment, l'oncle Marshall et les questions financières. Puis revinrent à sa mémoire les paroles de son oncle. Elle se demanda si Carter Keene était au courant du danger qui le menaçait — et s'il connaissait le moyen de l'écartier. Ils s'étaient connus depuis des années. Carter avait été l'un des employés de son père, puis avec son intelligence, il s'était peu à peu frayé lui-même un chemin dans les finances. A Sheffield,

Maude Dalton et Carter Keene étaient considérés comme le plus beau couple de la ville — elle, la reine de toutes les fêtes, et, de plus, une héritière ; lui, l'homme énergique, le manufacturier par excellence, qui trouvait sa gloire dans son indépendance industrielle, et qui ne voulut jamais se soumettre au Trust ni craindre ses menaces.

Plongée dans ses réflexions, la jeune fille ne vit pas le regard ardent que fixait sur elle Carter Keene ; puis, comme attirée par les deux prunelles magnétiques, elle leva lentement ses yeux et regarda le jeune industriel avec un sourire vague et très doux.

—Je crois être un bien grand souci pour mon oncle, dit-elle. Il veut toujours me parler d'affaires, et moi, je refuse toujours de l'écouter. Nous avons eu un de ces entretiens, ce soir, avant votre arrivée. Cependant, après son départ, j'ai regretté ne pas avoir montré plus d'intérêt. Il me semble, maintenant, que je m'intéresserais davantage à cette question.

—Sans doute, ne serait-ce pas tout naturel ? répondit le jeune homme. Votre père avait le génie de la finance. La ville de Sheffield lui doit sa prospérité. Nous autres, nous ne sommes rien comparés à lui. Vous devez sans doute hériter de ses qualités.

—Quelles qualités ?

—Toutes, répondit-il, avec un regard admirateur.

—Mais, enfin, lesquelles prédominent sur les autres ?

—En premier lieu, vous avez son jugement extraordinairement calme et concis, sa manière très claire de voir les choses. Il était prompt à la décision, et cette dernière, une fois prise, il agissait ; que de fois cette ville ne lui a-t-elle pas dû son salut !

Cet hommage rendu à la mémoire de son père n'était certes pas le premier, et cependant, la jeune fille ne se lassait jamais de l'entendre.

—Mon Dieu ! pourquoi donc tant travailler, tant lutter pour acquérir la fortune ? demanda-t-elle. Pourquoi passer ainsi son temps à peiner, à se priver de soleil, durant des heures entières, dans des bureaux où l'on étouffe ? L'on m'a dit que vous arriviez à votre bureau d'aussi bonne heure que vos ouvriers et que vous le quittiez toujours le dernier. Pourquoi ?

—Voilà une question à laquelle il est facile de répondre. Je désire accomplir quelque chose qui en vaille la peine.

—Pour faire une fortune ? demanda-t-elle de nouveau. Vous aimez donc beaucoup l'argent ?

Il se mit à rire.

—Non pas l'argent, mais certaines satisfactions qu'il procure — l'ambition, elle-même, ne peut rien sans argent.

—Tiens, voilà qui est intéressant, déclara-t-elle avec intérêt. Alors, vous avez des aspirations qui planent au-dessus de l'argent ?

—A des distances incommensurables.

—Mais, — elle frappa son éventail d'un air pensif sur le bras du fauteuil — supposez pour un moment que vous passiez votre vie à faire de l'argent ; supposez que les meilleures années de votre existence se consomment dans un vieux bureau, lorsque vous auriez pu les passer à voyager, à jouir de ce que le monde pourrait vous offrir de meilleur ; et puis, supposez aussi que, malgré vos efforts, l'argent ne vienne pas, ou bien encore, que vous ne perdiez l'argent, après l'avoir gagné ?...

(A suivre)

RIVALES

I

L'une avait vingt ans, l'autre à peine seize. Ah ! elles s'aimaient bien les deux soeurs ! Orphelines très jeunes, c'était Marie-Jeanne, l'aînée, qui avait servi de mère à la cadette, et jamais maman plus tendre ne s'était vue.

Elle allait, venait dans la maison comme une petite femme. Les vieux domestiques la comprenaient et obéissaient à son moindre regard.

—Pauvres enfants, soupiraient-ils tout bas !... Oui, pauvres enfants restées toutes seules dans ce grand Paris !... Le père était mort le premier, la mère, voulant vivre pour ses chéries, luttait, soutenue par la vue des deux petites ; puis elle s'en fut tout d'un coup, minée par le chagrin. Se voyant mourir, elle les embrassa et, mettant la plus jeune dans les bras de Marie-Jeanne, qui avait alors seize ans, elle lui chuchota, entre deux hoquets d'agonie :

—Je te la confie ; sois sa petite maman, épargne-lui les peines autant que tu le pourras, et, quelquefois, parle-lui de moi...

Et elle s'éteignit dans un baiser, ayant encore sur les lèvres une dernière prière pour ses enfants.

Elles grandirent côte à côte, belles toutes deux et s'adorant.

Les vieux domestiques étaient restés avec les orphelines, dévoués comme des chiens à leurs jeunes maîtresses.

Quelques dames, amies de la mère, étaient seules admises en leur intimité ; car Marie-Jeanne, malgré son jeune âge, se montrait circonspecte comme une femme d'expérience.

Elles sortaient peu, s'occupant de crochet, de tapisserie, de peinture, et plus souvent encore, on les surprenait à coudre des brassières et de petites chemises dont elles habillaient les enfants pauvres.

Quelles belles journées elles passaient ensemble à jurer de ne se quitter jamais ! Hélas ! un événement fort simple devait les troubler bientôt.

II

Un jour, elles reçurent la visite d'une vieille dame qui avait connu leur maman ; elle venait, tout heureuse, pour les embrasser. Elle aussi avait été bien éprouvée. Son fils, après deux ans de mariage, avait succombé à une fluxion de poitrine, lui laissant un beau petit garçon, dont la mère était morte en le mettant au monde.

A force de soins, le bébé avait grandi et était devenu un homme distingué. La bonne grand-mère demanda aux orphelines la permission de leur présenter son petit-fils.

Marie-Jeanne accorda avec plaisir ; elles étaient si seules !

—Allons, c'est entendu, dit la vieille dame en les quittant, je vous l'amènerai demain. Ce demain sembla bien long à la soeur aînée ; par une sorte de pressentiment il lui apparaissait gros de menaces.

Il arriva pourtant.

Depuis le matin, Marie-Jeanne s'était surpassée pour orner le salon des plus belles roses. On était au commencement du printemps. Jamais les bouquetiers n'avaient si bien garnis et avec plus de goût. La jeune fille avait revêtu une élégante toilette, dont la coupe habile déshabillait sa jolie taille.

Elle était nerveuse, fébrile, et, pour la première fois, rendait à peine les caresses de sa jeune soeur : elle était pressée, redoutant un chagrin.

A trois heures, le timbre retentit, et le vieux François, qui remplissait les fonctions de valet de chambre, annonça Mme Bompierre et son fils.

M. Charles Bompierre était fort joli garçon.

Grand, une physionomie fine, trouée par deux yeux noirs qu'encadraient d'abondants cheveux bruns, il se dégageait de toute sa personne une sorte de courant magnétique qui, dès le premier abord, lui gagnait toutes les sympathies.

Il plut vite aux deux soeurs. Le coeur aimant et passionné de Marie-Jeanne, endormi jusque-là, s'éveilla tout à coup, et Louise, la timide enfant, sentit le sien battre pour la première fois.

Elle aimait...

Le jeune médecin revint souvent avec sa grand-mère, se montrant de plus en plus gracieux.

Marie-Jeanne rayonnait ; elle avait cru comprendre que les plus doux regards, les regards voilés du jeune homme, s'adressaient à elle, et elle vivait heureuse, l'âme toute pleine d'espoir et de rêves.

Louise, de son côté, se sentait la poitrine soulevée par une grosse joie ; elle aimait, elle aussi, avec toute l'ardeur illusionnée de ses seize ans.

Mais elle renfermait cet amour au dedans d'elle-même comme une pierre précieuse dans son écrin. Elle eut un secret pour Marie-Jeanne.

L'été était arrivé, accablant et malsain. Les deux jeunes filles venaient de quitter leur petit hôtel pour une villa située dans la banlieue de Paris.

Louise était triste. Ne laissait-elle pas à la capitale le meilleur d'elle-même ? Marie-Jeanne, au contraire, se montrait joyeuse. Elle avait engagé pour un mois le jeune médecin et sa mère ; ils avaient accepté, quel bonheur !...

III

Huit jours, en effet, s'étaient à peine écoulés depuis l'installation à la campagne, que l'on vit déboucher par la grille une voiture pesamment chargée de malles et de cartons : c'était Mme Bompierre et son fils.

Les nouveaux venus furent accueillis à bras ouverts, et alors commencèrent, pour les deux jeunes filles, des jours d'ineffable joie. En vraies gourmandes, chacune prenait son plaisir sans en faire part à l'autre.

Hélas ! tout a une fin, les larmes comme le rire. Marie-Jeanne ne tarda pas à l'éprouver...

Un dimanche matin, Louise, prenant une corbeille, se dirigea vers le potager pour ramasser des fraises.

Charles Bompierre, un livre à la main, errait, sans intention peut-être, justement de ce côté-là. Il vit venir la jeune fille et la suivit longuement des yeux ; puis il parut prendre une décision, et se cachant sous une charmille où elle devait passer, il attendit.

Le panier rempli, Louise se disposa à rentrer. Comme elle gagnait le berceau de feuillage, une main l'arrêta.

—Ah ! mon Dieu ! que vous m'avez fait peur.

—Pardonnez-moi, Mademoiselle, j'ai besoin de vous parler. Louise, écoutez-moi ?

L'enfant se rapprocha, palpitante, le coeur sur les lèvres. — Parlez ! murmura-t-elle.

—Louise, je ne ferai point de phrases pour exprimer combien vous êtes belle ; je vous dirai simplement : Je vous aime ! Voulez-vous être ma femme ?

—Ah ! de grand coeur, s'écria-t-elle. Puis, reprenant possession d'elle-même, elle ajouta : Je n'ai rien dit, Monsieur Charles ! Adressez-vous à ma soeur ; ce qu'elle décidera, je l'accepterai.

—Allons ! la main dans la main. Je suis heureuse de faire votre bonheur, s'écria Marie-Jeanne, qui venait d'écouter, sans être vue, la fin de leur conversation. Embrassez-vous ! Tenez, Charles, ajouta-t-elle en tirant un anneau de son doigt, donnez à ma soeur cette bague de notre pauvre mère, ce sera votre anneau de fiançailles.

Et ils s'enlacèrent, sans remarquer Marie-Jeanne, chancelante, les yeux brillants de larmes, un pâle sourire aux lèvres : le sourire du devoir accompli.

IV

Ils se marièrent et partirent pour l'Italie ; Marie-Jeanne, malgré leurs instances, avait voulu demeurer à Paris.

A leur retour, ils trouvèrent la maison vide ; leur soeur aînée avait pris l'habit des filles de Saint-Vincent de Paul. Louise, heureuse, ne com-

prit pas le sacrifice et ne put pardonner à sa soeur cet abandon.

L'hiver commença avec ses fêtes et ses bals. Le jeune ménage, entraîné par les distractions sans nombre, oublia vite l'humble soeur des pauvres.

Mais un jour, une voiture s'arrêta devant le couvent ; une jeune femme en élégante toilette en descendit et agita fébrilement le marteau de la lourde porte. On ouvrit ; elle jeta son nom, et une minute après, deux femmes étaient dans les bras l'une de l'autre. Marie-Jeanne venait de retrouver sa soeur.

Le malheur la lui ramenait : Charles, frappé d'une phtisie pulmonaire, agonisait...

V

C'est fini... le ménage est brisé... Louise sanglote dans les bras de sa soeur.

—Je n'ai plus rien, s'écria-t-elle !... Lui m'a quittée et toi, tu m'as abandonnée...

C'en est trop ! le coeur de Marie-Jeanne éclate ; elle avoue tout...

Eh bien ! oui, elle l'a abandonnée ; mais c'était pour son bonheur, car ce mari pleuré et regretté, elle l'aimait, elle aussi...

Ce fut une longue étreinte de reconnaissance.

—Pauvre soeur ! pauvre soeur ! répétait Louise, comme tu as dû souffrir !...

Quelques jours après, le couvent ouvrait ses portes à deux femmes : l'une rentrait au bercail, l'autre venait y demander une place.

Et elles vivent depuis, côte à côte, ayant même devoirs et mêmes joies dans l'apaisante solitude du cloître, qu'elles ne quittent que pour s'asseoir au chevet des pauvres malades.

PAUL FRONTON.

BALLADE

LE QUIDAM DU DESTIN

I

Sous l'ardeur des saisons brûlantes,
Le quidam porte dans son coeur
L'amertume chaude et troublante
De l'être qui souffre et se meurt ;
Et, sombre sur le grand chemin
D'une pauvre vie exilée,
Il va, son âme inconsolée,
Croyant encore au lendemain.

II

A l'automne, aux feuilles tombantes,
Plein de soir aux tristes lueurs,
Sa silhouette, ombre dolente,
Fait nos rêves désenchantés :
Le passant du sombre destin,
En notre terrestre vallée,
Erre comme une aile affolée,
Croyant encore au lendemain.

III

Il va l'hiver dans les tourmentes
Terribles où l'on a soulevé,
Où des clameurs hautes et lentes,
Pleines de sanglots et de heurts,
Ressemblent à des voix d'airain ;
Il pleure une chair en allée
Vers quelque pieux mausolée,
Croyant encore au lendemain.

IV

ENVOI

Hommes que la nuit épouvante ;
Quidams, c'est nous, pauvres humains,
Nous sommes légions mourantes,
Croyant toujours au lendemain !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Montréal, octobre 1903.

APPAT HUMAIN

Les aberrations des sens sont plus fréquentes qu'on ne croit, chez ceux qui ont longtemps habité les pays chauds, et tel charmant causeur ou homme d'affaires réfléchi, a parfois des habitudes ou des façons de raisonner qui frisent de bien près la folie.

Témoin le cas de ce baronnet, que M. L.-Mac Velton a connu lui-même, et qui trouvait tout simple d'employer sa jeune femme, comme appât pour la chasse au tigre.

Il faut aussi avouer que la précision du coup d'oeil et la justesse du tir donnent souvent à certains une assurance qu'il est toujours dangereux d'avoir et que le moindre accident ou même seulement le hasard viennent parfois cruellement mettre en défaut.

* * *

Le baronnet Arthur Bell Osbroyne, aujourd'hui triste et cassé, et surtout misanthrope, fut pourtant un des meilleurs fusils de l'Inde anglaise (j'entends par "fusils" les plus renommés chasseurs de tigres), et il avait acquis dans cette presqu'île la même réputation que les plus célèbres chasseurs de lions d'Algérie.

Sans vouloir flatter l'amour-propre britannique, ni dénier au lion la bravoure que tous les naturalistes se sont complu à lui décerner, il faut bien avouer que la chasse au tigre n'est pas une partie de plaisir, malgré les bouteilles de champagne et les pâtés froids dont ne manquent jamais de se munir abondamment les Anglais qui pratiquent ce sport peu banal.

Pour en revenir au baronnet Osbroyne, il avait une façon à lui de chasser le tigre, façon qui n'a pas, heureusement, beaucoup d'amateurs, encore que plusieurs gentlemen anglais emploient comme appât, soit à la chasse aux crocodiles, soit à celle du tigre, un enfant hindou vivant, sans que leur conscience se révolte.

Ce n'était, d'ailleurs, ni avec des éléphants, ni avec des rabatteurs, comme cela se pratique ordinairement dans la jungle, mais bien à la façon des "hunters" sud-africains, aux premiers temps de la colonisation, que, le corps caché dans les herbes ou dans l'eau d'une source, le chasseur guettait, des nuits entières, le gibier qui venait s'y désaltérer.

Seulement, ce genre de chasse demande un appât vivant, et sir Osbroyne l'avait choisi d'une nature que je n'oserais révéler au lecteur, si le fait n'était absolument véridique.

L'appât de notre chasseur, c'était sa femme, sa propre femme, une délicieuse créole hindoue qu'il aimait à la folie, ce qui ne l'avait pas empêché de la dresser à ce périlleux exercice.

Soit bravoure, soit inconscience, soit résignation à son triste sort, jamais la pauvre femme n'avait refusé ce service à son époux, trouvant sans doute tout naturel de satisfaire le caprice de son maître, comme lui trouvait normal que cette femme (qu'il adorait à la folie, ne l'oublions pas,) risquât chaque fois sa vie pour attirer le tigre, seul idéal de sa vanité et de son amour-propre de chasseur anglais.

Sir Osbroyne adorait sa femme, et le chagrin

qui le mine aujourd'hui depuis la mort de cette malheureuse, le prouve surabondamment, et cependant (il l'a avoué lui-même), il ressentait des sensations inconnues, intraduisibles, agréables même, lorsqu'il voyait sa femme sur le point d'être dévorée par le tigre, et c'est alors que, faisant appel à son sang-froid, le coeur tordu par une délicieuse angoisse, il épaulait son arme, pressait la détente, et avait le double bonheur de sauver la vie à son épouse et de compter un tigre de plus à son actif.

Le baronnet Arthur eut le tort de croire que cette chance inouïe durerait toujours, et celui d'oublier que la Fortune n'aime pas qu'on abuse de ses faveurs.

Il y a trois ans, son boy lui signala un "bâgh" (tigre), qui commettait des déprédations derrière l'un des "bungalows" de la banlieue d'Haïder-Habad. Sir Arthur Bell vérifia ses armes, emmena sa femme et l'attacha, selon son habitude, bien en vue, sur le passage du tigre, dont il avait relevé les traces sur la déclivité de la fontaine.

Cette fontaine était désertée depuis quelque temps par les habitants. Car c'était là que le tigre venait remonter son garde-manger, et plus d'une malheureuse femme, venue pour remplir ses cruches, n'était jamais revenue à la maison.

Le boy n'était pas rassuré, et bien qu'il fût as-



LE BARONNET PRESSA ENFIN LA DÉTENTE.

suré du coup d'oeil et de l'adresse de son maître, il ne put s'empêcher de dire que le "seigneur Bâgh" mangerait la femme blanche comme il avait mangé les femmes indiennes.

Le baronnet était un esprit fort.

Cependant, cette prédiction du gamin le frappa et lui enleva une partie de cette présence d'esprit et du sang-froid si nécessaires au chasseur, surtout au chasseur de fauves.

Au moment où sir Osbroyne cherchait à maîtriser ce fâcheux état d'âme, le miaulement terrible du tigre retentit, et une masse bondit dans le fouillis des herbes.

La nuit était fraîche, le terrain de la fontaine glissant, mais tout cela n'aurait pas causé la catastrophe si le chasseur avait eu son assurance ordinaire.

Sa main trembla, son pied tourna, et avant que le baronnet eût pu ajuster le tigre, celui-ci avait bondi une seconde fois, passant au-dessus de la tête du boy et de son maître, qui s'étaient instinctivement baissés. Quand ils se relevaient, un cri retentissait, immédiatement couvert par un rugissement épouvantable.

Le baronnet pressa enfin la détente, mais trop

tard, hélas ! Mistress Osbroyne, horriblement déchirée, ne donnait plus signe de vie, tandis qu'à ses pieds coulait un fleuve de sang.

Voilà pourquoi le baronnet est triste et cassé ; le remords l'a vieilli prodigieusement, et la vue d'un tigre le plonge dans un hébètement complet, alors qu'autrefois elle lui causait un insurmontable ravissement.

L.-MAC VELTON.

LES ANIMAUX SAVENT-ILS L'HEURE ?

L'on s'est bien souvent demandé si les animaux avaient une notion exacte du temps. Sans prendre parti, nous allons citer quelques observations que nous avons recueillies.

UN CHIEN QUI APPELLE SON MAITRE A TABLE

Un colon algérien, M. Jacquet, rapporte qu'un de ses chiens, particulièrement intelligent, vient tous les jours, sans faute, le chercher dans son cabinet de travail, à l'heure des repas : à midi et à sept heures.

L'animal s'approche de son maître, le tire délicatement par le pan de sa redingote, puis revient

vers la porte d'entrée ; il répète ce manège jusqu'à ce que le maître, bon gré, mal gré, l'ait suivi. Depuis deux ans, ce brave chien remplit auprès de M. Jacquet l'office de pendule, et jamais il ne s'est trompé, il arrive toujours très régulièrement. Jamais il ne retarde, jamais il n'avance : c'est le modèle des chronomètres ! Le même quadrupède accompagne son maître au café, mais si le colon, captivé par les charmes d'une partie de whist, ne pense plus à s'en aller, le bon chien se charge à lui tout seul de rappeler à son maître que l'heure du départ a sonné.

Il se lève, va se frotter contre la jambe de M. Jacquet, lui saute sur les genoux, monte sur la banquette, et fait tant et si bien qu'à la fin, le colon abandonne les cartes et... prend la porte.

UN CHAT CHRONOMETRE

A Agen, l'on nous cite le cas d'un chat qui, très régulièrement, va chercher son jeune maître au lycée de cette ville.

A dix heures un quart, le matin, et à quatre heures un quart le soir, le chat, qui dormait bien tranquillement dans la cuisine au coin du feu, se réveille et, sans se presser, en "peinard", arrive à l'entrée du lycée juste au moment où les élèves sortent ; il va se poster sur une borne et patiemment attend la venue de son maître. La maison du potache est située à cinq cents mètres de là, et jamais ce chat exact n'arrive en retard. Ce n'est pas son jeune maître qui en pourrait dire autant !

A LA COMPAGNIE DES OMNIBUS

Un palefrenier de la Compagnie des Omnibus nous a fait part de cette amusante observation :

Il est chargé de l'entretien de plusieurs chevaux qu'il panse tous les jours. Ces chevaux travaillent tous un jour sur deux ; lorsque le tour de l'un est venu d'aider prendre son service, il tire très fort sur la longe, quitte sa stalle et sort dans la cour du dépôt, où il attend patiemment qu'on vienne le chercher pour l'atteler.

Le Chant des Oiseaux

Le célèbre Pré-aux-Clercs, aujourd'hui marché Saint-Germain, est, comme on sait, le dimanche, le marché aux oiseaux de Paris. Lieux curieux à plus d'un titre. C'est une vaste ménagerie, fréquemment renouvelée, musée mobile et curieux de l'ornithologie française.

D'autre part, un tel encan d'êtres vivants, après tout, de captifs dont un grand nombre sentent vivement la captivité, d'esclaves que le marchand montre, vend et fait valoir plus ou moins adroitement, rappelle indirectement les marchés de l'Orient, les encans d'esclaves humains. Les esclaves ailés, sans savoir nos langues, n'expriment pas moins clairement la pensée de l'esclavage, les uns nés ainsi, résignés, ceux-là sombres et muets, rêvant toujours la liberté. Quelques-uns paraissent s'adresser à vous, vouloir arrêter le passant, ne demander qu'un bon maître. Que de fois nous vîmes un chardonneret intelligent, un aimable rouge-gorge, nous regarder tristement, mais d'un regard non équivoque qui disait: "Achète-moi!"

Un dimanche de cet été, nous y fîmes une visite que nous n'oublierons jamais. Le marché n'était pas riche, encore moins harmonieux: les temps de mue et de silence avaient commencé. Nous n'en fîmes pas moins saisis et vivement intéressés de la naïve attitude de quelques individus.

Ce jour, la reine du marché était une fauvette à tête noire, oiseau artiste de grand prix, mis à part dans l'étalage, au-dessus des autres cages, et comme un bijou sans pair. Elle voletait, svelte et charmante; en elle tout était grâce. Formée à la captivité dans une longue éducation, elle semblait ne regretter rien, et ne pouvait donner à l'âme que des impressions douces, heureuses. C'était visiblement un être tout suave, et si harmonique de chant et de mouvement, qu'en la voyant se mouvoir, je croyais l'entendre chanter.

Plus bas, bien plus bas, dans une étroite cage, un oiseau un peu plus gros, fort inhumainement resserré, donnait une impression bizarre et toute contraire. C'était un pinson, et le premier que j'aie vu aveugle. Nul spectacle plus pénible. Il faut avoir une nature étrangère à toute harmonie, une âme barbare, pour acheter par une telle vue le chant de cette victime. Son attitude tourmentée, laborieuse, me rendait son chant douloureux. Le pis, c'est qu'elle était humaine: elle rappelait les tours de tête et d'épaules disgracieux que se donnent souvent les myopes ou les hommes devenus aveugles. Tel n'est jamais l'aveugle-né. Dans un effort violent, mais constant, devenu un tic, la tête inclinée à droite, de ses yeux vides il cherchait la lumière. Le cou tendait à rentrer dans les épaules et se gonflait comme pour y prendre plus de force, cou tors. Épaules un peu bossues. Ce malheureux virtu-

se, qui chantait quand même, contrefait et déformé, eût été une image basse des laideurs de l'esclave artiste, s'il n'eût été ennobli par cet indomptable effort de poursuivre la lumière, la cherchant toujours en haut, et puisant toujours son chant dans l'invisible soleil qu'il avait gardé dans l'esprit.

Plus bas encore que le pinson, et dans une misérable cage fort petite, peuplée pêle-mêle d'une demi-douzaine d'oiseaux de tailles fort différentes, on me montra un prisonnier que je n'aurais pas distingué, un jeune rossignol pris le matin même. L'oiseleur, par un habile machiavélisme,

peu hérissées, fermant les yeux, sans les ouvrir même quand il était heurté dans les jeux folâtres, indiscrets, de ces petits turbulents, qui se poussaient souvent sur lui. Visiblement, il ne voulait ni voir, ni entendre, ni manger, ni se consoler. Ces ténèbres volontaires, je le sentais bien, étaient, dans sa cruelle douleur, "un effort pour ne pas être", un suicide intentionnel. D'esprit, il embrassait la mort, et mourait, autant qu'il pouvait, par la suspension des sens et de toute activité extérieure.

Notez que, dans cette attitude, il n'y avait rien de haineux, rien d'amer, rien de colérique, rien de ce qui eût rappelé son voisin, l'âpre pinson, dans son attitude d'effort si violente et si tourmentée. Même l'indiscrétion des oiseaux enfants qui, sans souci ni respect, se jetaient par moments sur lui, ne tirait de lui aucune marque d'impatience. Il disait visiblement: "Qu'importe à celui qui n'est plus?" Quoique ses yeux fussent fermés, je n'en lisais pas moins en lui. Je sentais une

âme d'artiste, toute douceur et toute lumière, sans fiel et sans dureté contre la barbarie du monde et la férocité du sort. Et c'est de cela qu'il vivait, c'est par là qu'il ne mourait pas, trouvant en lui, dans ce grand deuil, le tout-puissant cordial, inhérent à sa nature: "la lumière intérieure, le chant". Ces deux mots disent même chose en langue de rossignol.

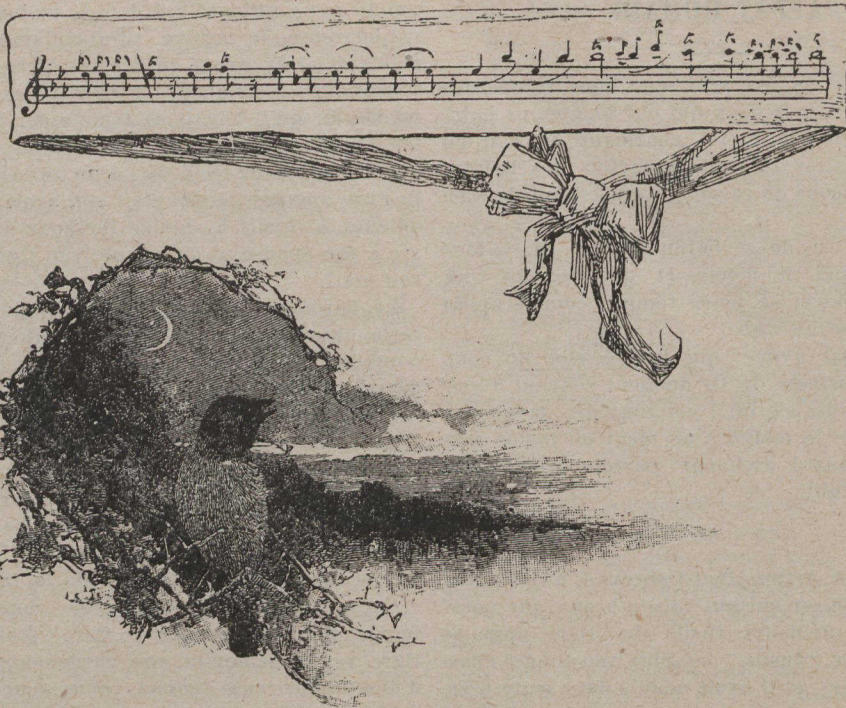
Je compris qu'il ne mourait pas, parce qu'alors même, malgré lui, malgré ce goût de la mort, il ne laissait pas de chanter. Son cœur chantait le chant muet que j'entendais parfaitement:

Laschia che io pianga!

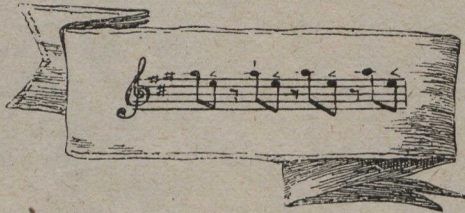
La Libertà...

La Liberté!... Laissez-moi, que je pleure!

Je demandais à son géolier si on pouvait l'acheter. Cet homme rusé me répondit qu'il était trop jeune pour être vendu, qu'il ne mangeait pas encore seul: chose fautive évidemment, car il n'était pas de l'année, mais il le gardait pour le vendre à l'hiver, lorsque la voix, revenue, donnerait un haut prix. Un tel rossignol, né libre, qui seul est le vrai rossignol, a une bien autre valeur que celui qui naît en cage: il chante bien autrement,



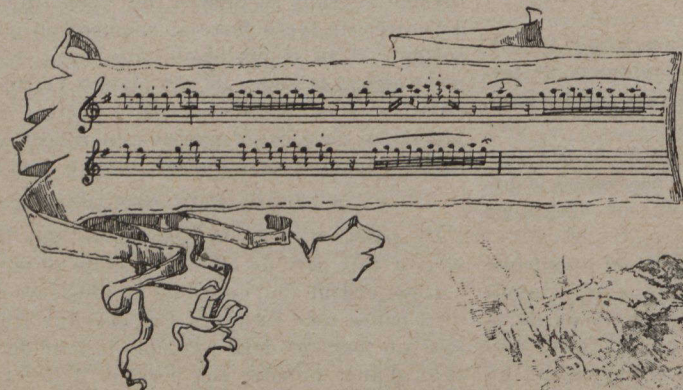
LE ROSSIGNOL



LE COUCOU

avait mis le triste captif dans un monde de petits esclaves fort gais et déjà tout faits à la réclusion. C'étaient de jeunes troglodytes, nés en cage et récemment; il avait fort bien calculé que la vue des jeux de l'enfance innocente trompe parfois les grandes douleurs.

Grande évidemment, immense était celle-ci, plus frappante qu'aucune de celles que nous exprimons par les larmes. Douleur muette, enfermée en soi, qui ne voulait que ténèbres. Il était au plus loin reculé dans l'ombre, au fond de la cage, caché à demi au fond d'une petite mangeoire, se faisant gros et gonflé de ses plumes un



LE LINOT

ayant connu la liberté, la nature, et les regrettant. La meilleure part du génie du grand artiste est la douleur...

“Artiste !” J’ai dit ce mot, et je ne m’en dédis pas. Ce n’est pas une analogie, une comparaison de choses qui se ressemblent : non, c’est la chose elle-même.

Le rossignol, à mon sens, n’est pas le premier, mais le seul, dans le peuple ailé, à qui l’on doive ce nom.

Pourquoi ? Seul il est créateur ; seul il varie, enrichit, amplifie son chant, y ajoute des chants nouveaux. Seul il est fécond et varié par lui-même, les autres le sont par l’enseignement et l’imitation. Seul il les résume, les contient presque tous : chacun d’eux, des plus brillants, donne un couplet du rossignol.

Un seul oiseau avec lui, dans le naïf et le simple, atteint des effets sublimes : c’est l’alouette, fille du soleil. Et le rossignol aussi est inspiré de la lumière, tellement qu’en captivité, seul, privé d’amour, elle suffit pour le faire chanter. Tenu quelque temps dans l’ombre, puis tout à coup rendu au jour, il délire d’enthousiasme, il éclate en hymnes. Il y a toutefois cette différence : l’alouette ne chante pas la nuit ; elle n’a pas la mélodie nocturne, l’attente des grands effets du soir, la profonde poésie des ténèbres, la solennité des nuits, les aspirations d’avant l’aube, enfin, ce poème si varié qui nous traduit, nous dévoile, en toutes ses péripéties, un grand cœur plein de tendresse. L’alouette a le génie lyrique ; le rossignol a l’épopée, le drame, le combat intérieur : de là une lumière à part.

En pleines ténèbres, il voit dans son âme et dans l’amour, par moments, au delà, ce semble, de l’amour individuel, dans l’océan de l’amour infini.

J. MICHELET.

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

L’ELECTROCUTION SANS FIL. — Après les expériences à fracas destinées à lancer et à affirmer la valeur de l’invention, la télégraphie sans fil est entrée dans une période plus calme, celle des études de détail, qui rendront sûres et pratiques les communications à longue distance, — et secrètes, si faire se peut.

C’est là le point délicat : tous les appareils récepteurs sont, jusqu’à présent, aptes à capter au vol les dépêches errantes. Les chercheurs viendront à bout d’obvier à cette infériorité, mais

le vieux télégraphe à fil n’est pas encore détrôné.

On sait que cette application de l’électricité dérive des expériences de Hertz, qui, en 1884, obtint des courants d’une alternance si rapide qu’ils changent de sens entre cent millions et un milliard de fois par seconde : ils déterminent, dans l’espace, des ondulations de grande amplitude, qu’on a comparées aux frétillements d’une corde agitée par un bout.

Grâce à un dispositif, on enregistre leur passage, et c’est la télégraphie sans fil. On est arrivé, de plus, par les ondes hertziennes, à provoquer au loin et sans fil des détonations d’explosifs.

Voici plus fort : un savant, M. Guarini, en se servant de corps humains, comme récepteurs ou transmetteurs, a obtenu des communications sans fil à des distances appréciables. Par une modification des appareils, il a infligé aux corps humains en expériences, c’est-à-dire à ses aides, des secousses électriques violentes.

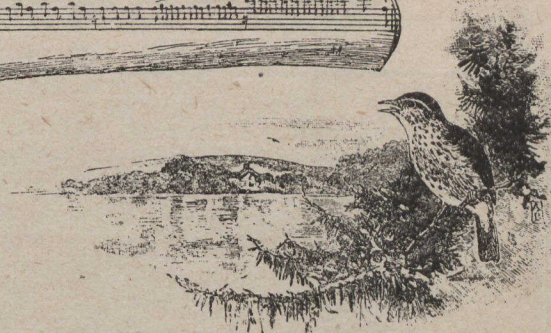
M. Guarini calcule très logiquement qu’en élevant la puissance, c’est-à-dire le potentiel des transmetteurs, il obtiendrait le foudroiement in-

tégral, c’est-à-dire la mort sans phrase : c’est l’électrocution sans fil. On est en droit, si les premières données du problème sont exactes, de calculer les possibilités d’électrocution à de nombreux exemplaires. L’inventeur établit qu’on foudroierait en masse une armée entière avec une puissance de 736 kilowatts, sous une tension de 100.000 volts, dans un rayon de 20 kilomètres. Mais comme les ondes couvrent un cercle, avec les appareils comme centre, on électrocuterait amis et ennemis ; c’est le côté faible du procédé.

* * *

D’après ce qu’on vient de lire, on est presque en droit de supposer que, dans un avenir assez rapproché, le grand problème de la direction des ballons, ou celui de l’aviation, pourraient être résolus par la transmission à distance, d’un pouvoir électrique, dont on disposerait sans le secours de fils conducteurs.

A notre connaissance, on n’a encore tenté aucune expérience de ce genre ; pourtant, c’est peut-être la seule solution rationnelle du moyen de locomotion cher à Icare, aux frères Montgolfiers et à Santos Dumont entre autres.



LA GRIVE

Ce dernier se proposerait, paraît-il, de venir à Montréal dans un ballon dirigeable, au printemps prochain. Certes, cela nous ferait plaisir. D’autant plus que, jusqu’ici, c’est lui qui a obtenu les meilleurs résultats quant à la direction des machines aériennes.

Depuis des mois, la presse américaine nous entretenait de l’aérodrome du Professeur L.-P. Langley. Or, cet appareil vient d’être détruit à la suite d’un essai sans succès, qui vient d’être tenté à Widewater, Va, sur le Potomac.

Le Professeur Manley, qui montait l’appareil, n’a échappé que par miracle à la mort, et il fut recueilli dans les flots, ainsi que les débris désormais inserviables de l’aérodrome.

PROPOS D’ÉTIQUETTE

DES DEVOIRS A REMPLIR A L’HOTEL VIS-A-VIS DE SES VOISINS

D. — A la table, doit-on saluer seulement ses voisins de table immédiats, ou faire, en entrant dans la salle à manger, un salut général, ou vaut-il mieux s’abstenir de tout signe de politesse ?

R. — Le salut général, pour une femme, ne me semble pas indiqué ; mais, si ses voi-

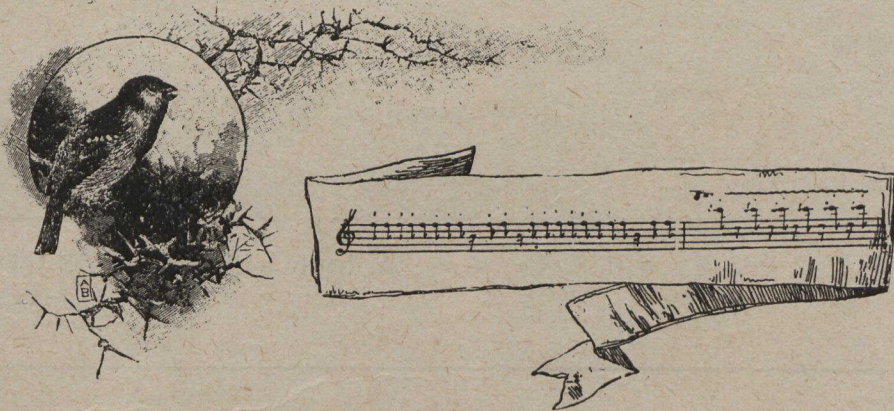
sins immédiats s’inclinent devant elle, il serait fort peu gracieux de ne pas répondre à la politesse ; et, si les voisins sont des voisines, il convient à l’arrivante d’esquiver courtoisement une légère inclinaison de tête.

D. — Est-ce distingué de causer avec ses voisins et voisines de table, lorsqu’on ne les connaît pas, mais qu’on s’ennuie bien, seule à la longue table ?

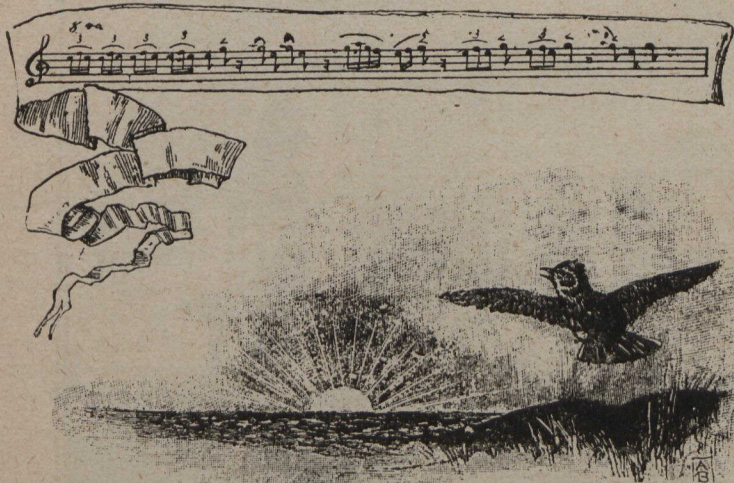
R. — La distinction n’a rien à faire en la circonstance. On peut être parfaitement distingué et observer, vis-à-vis de ses voisins, “de Conrart le silence prudent”, et on peut ne pas l’être moins en engageant, au besoin, une conversation sans conséquence. C’est affaire de tact, de sympathie et d’humeur. Il est toujours bon, en tout cas, de se tenir sur une grande réserve pendant les premiers repas, cela donne le temps d’observer et de juger les nouveaux venus, d’examiner s’ils appartiennent au monde dont vous faites partie, et, enfin, de mener une enquête discrète sur leur nom et la situation qu’ils occupent.

D. — Doit-on remercier un monsieur qui vous offre à boire ou refuser qu’il vous serve ?

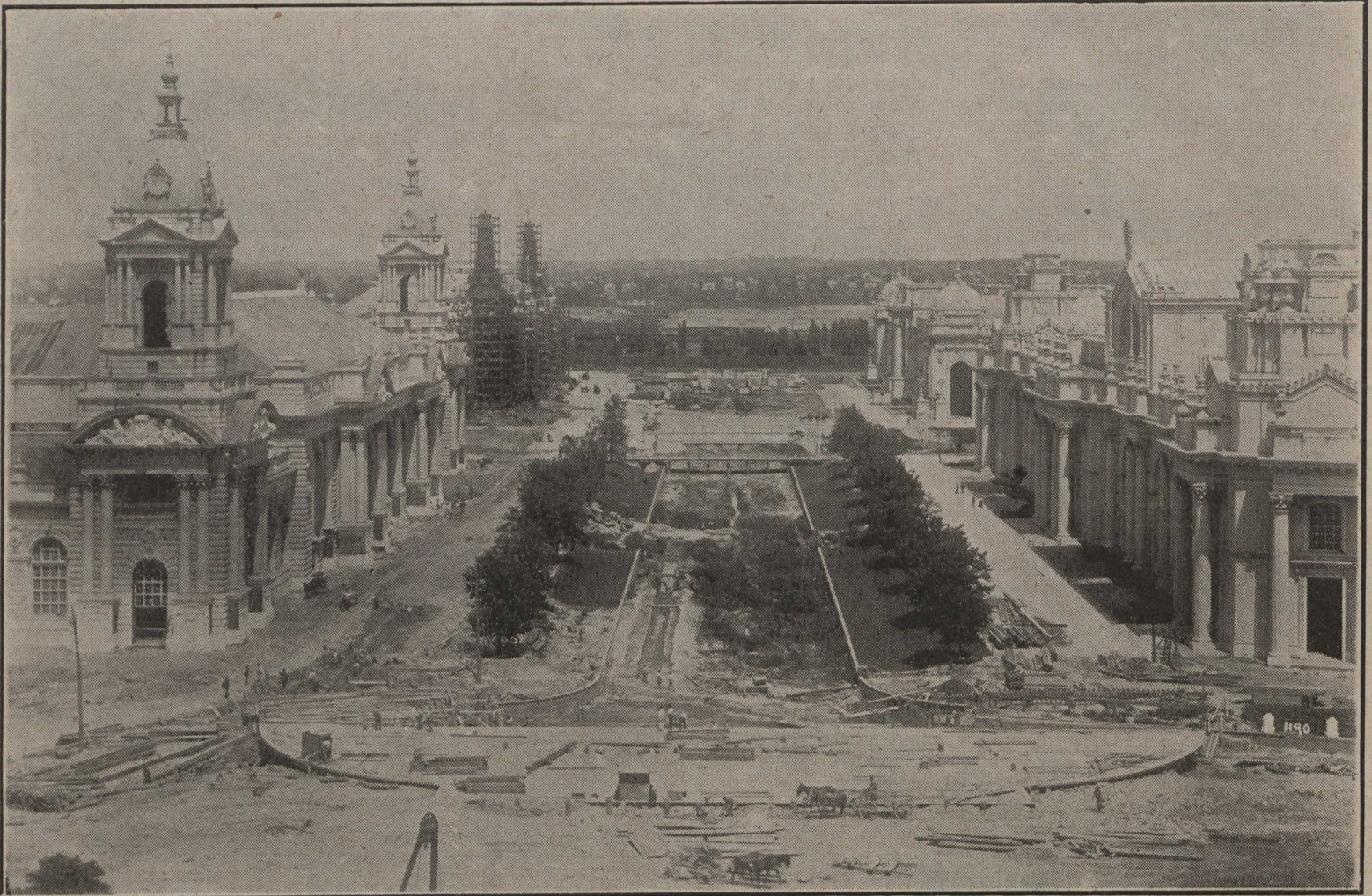
R. — En général, à la table d’hôte, les hommes ne s’occupent pas d’offrir à boire à leurs voisines, par la bonne raison que les boissons ne sont pas communes, mais particulières, et que le vin, par exemple, qu’ils pourraient offrir à leur voisine, ne leur appartient pas. Ce serait de fort mauvais goût d’offrir de “son” vin à une voisine ; mais si quelque vieux papa vous évitait la peine de verser votre eau, il ne faudrait point vous en formaliser outre mesure, eu égard de la bonne intention.



LE MOINEAU

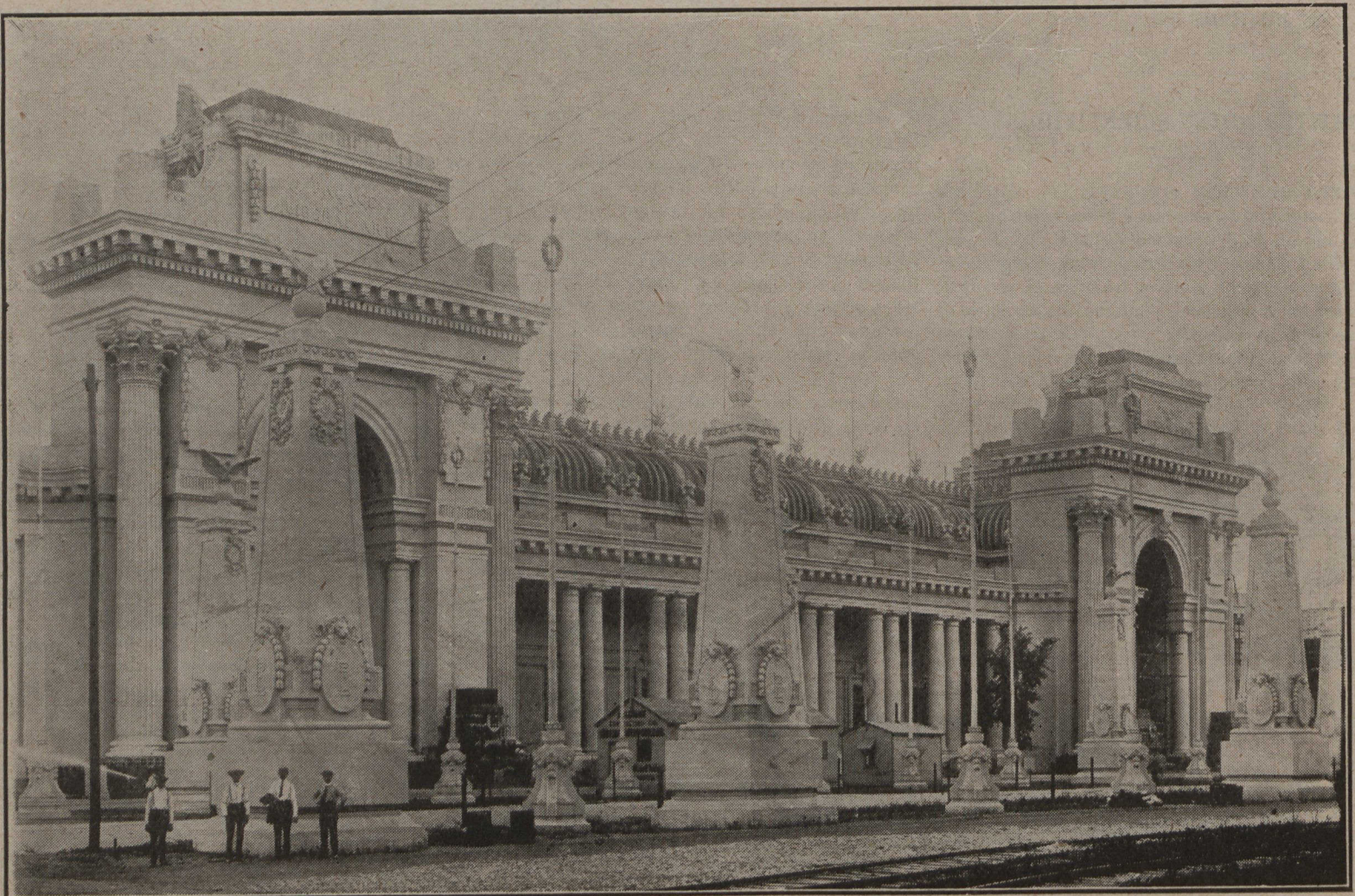


L’ALOUETTE

EXPOSITION DE ST-LOUIS

A gauche : LE PALAIS DES MACHINES.

A droite : LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ.



FAÇADE DU PALAIS DES ARTS LIBÉRAUX.

LA MAISON TOURNANTE

C'est un fait prouvé qu'une habitation doit être saine, et que cet assainissement est dû à l'éclairage et à l'aération. Une bonne exposition au soleil en est la meilleure garantie. On cherche généralement, dans ce but, à la faire au Midi ; mais souvent le terrain n'est pas tout à fait propice, et alors, de quelque façon qu'on la tourne, à cause de son immobilité, elle boudera toujours plus ou moins longtemps au soleil, ce grand guérisseur qui ne coûte rien.

Pourquoi ne pas asservir alors ce soleil à nos besoins, l'obliger à frapper constamment et perpendiculairement sur la façade de notre demeure ?

La science a toutes les audaces, et voici en architecture un progrès nouveau qui a tout au moins le mérite de l'originalité.

Nous connaissons les maisons démontables, les habitations en liège, en verre, en amianthine, en papier mâché, voire même en "galatithe" ou pierre de lait, obtenue à l'aide de "caillé" fortement pressé. Aujourd'hui, un architecte français, de Paris, M. Eugène Petit, construit des maisons qui tournent à volonté.

C'est la réflexion que se fit l'architecte hardi

qu'est M. Eugène Petit, et, se mettant d'accord avec le docteur Pellegrin, grand partisan de l'héliothérapie, il construit des maisons spéciales pour les gens qui aiment le soleil et les malades qui en ont besoin.

Ces maisons tournent à volonté.

Les deux photographies que nous donnons, prises de la même maison, construite au bord de la Méditerranée dans les Alpes-Maritimes, et prises exactement du même point à des heures différentes de la journée, sont particulièrement typiques.

C'est le principe des plaques tournantes qui est utilisé. Une plate-forme métallique sert de base. Tournant sur billes, elle porte, à la partie inférieure de la périphérie, un rail pouvant rouler sur des billes dont l'axe repose sur un support fixe. La rotation de cette plate-forme peut être obtenue de divers moyens, notamment à l'aide d'un pignon dont l'axe est monté sur la plate-forme et engrène avec lui une denture circulaire fixe. Le pignon est mû par tout moyen pouvant convenir : l'énergie est fournie par un moteur mécanique ou animal. Deux hommes suffisent à faire tourner la maison.

Un appareil central fixe, autour duquel tourne l'édifice qui repose sur la plate-forme, permet l'introduction de l'eau, du gaz, de l'électricité pour l'usage intérieur de la maison, et aussi la

sortie vers l'égoût ou vers une fosse fixe dans le voisinage.

La maison est édifiée en ciment armé, les murs sont à double cloison, celle extérieure en matériaux décoratifs de maçonnerie, celle intérieure, en liège, le tout enduit et décoré comme les autres maisons. Un matelas d'air intérieur sert ainsi d'isolant protecteur contre le froid ou la chaleur.

Toutes les pièces de construction composant ce système sont facilement démontables et réparables, sans pour cela arrêter le mouvement giratoire de la villa.

Tous les graissages et nettoyages, d'ailleurs rares, peuvent être faits par une personne quelconque et sans connaissances spéciales.

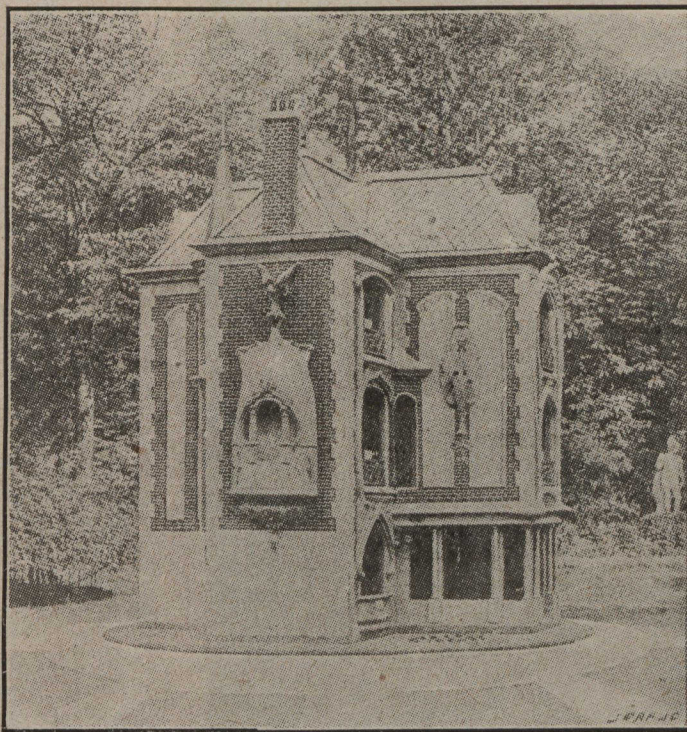
Le prix de cette disposition nouvelle, n'augmente pas de plus de 10 p. c. les prix habituels.

La voilà bien, la maison moderne, éternellement ensoleillée !

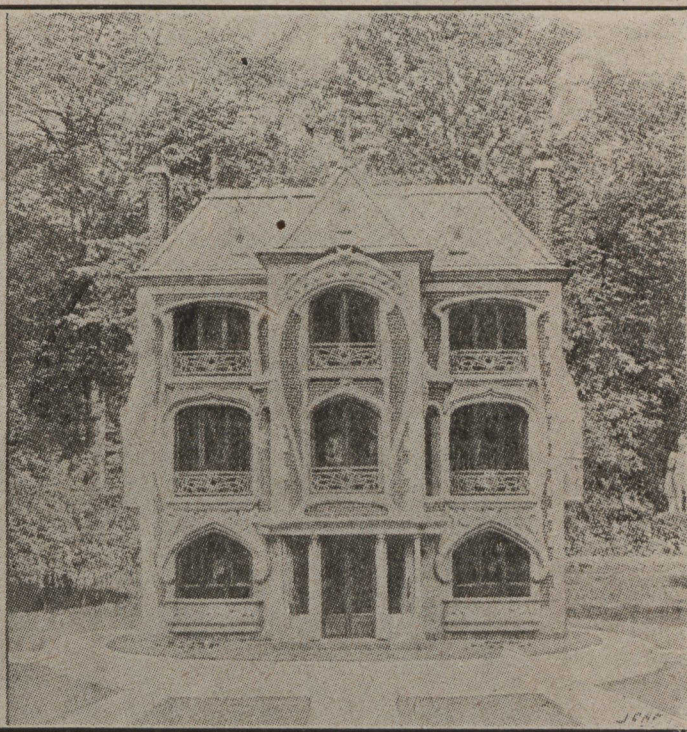
HENRY DE FORGE.

Les hommes entendent plus volontiers maudire ce qu'ils détestent que louer ce qu'ils aiment.

E.-M. DE VOGUE.



Maison tournante, le matin.



Maison tournante, le soir.

L'EXPOSITION DE ST-LOUIS

Nous devons à l'obligeance de notre compatriote, M. Louis Larivé, qui s'occupe beaucoup de l'exposition de Saint-Louis, les gravures ci-contre et les quelques notes qui suivent.

Nos lecteurs, avant de parler "de visu" des beaux édifices que l'on construit en ce moment dans la grande ville américaine, pourront se faire une idée approximative de quelques-uns d'entre eux, grâce à ces belles illustrations.

"Le Palais de l'Electricité, à l'exposition de Saint-Louis, est situé au centre des autres édifices de l'exposition et est complètement entouré par des bassins. Cette bâtisse mesure 625 pieds par 750 ; le coût de construction est de \$399,940.

Le dessin est du style corinthien. Les nombreuses tours carrées, richement ornementées de statues aux façades, font du Palais de l'Electricité un des plus splendides édifices de l'exposition.

La porte d'entrée principale du Palais de l'Electricité, du côté nord, se trouve sur le boulevard principal et directement en face des grandes colonnades qui forment l'entrée du Palais des Industries variées. Un pont ouvragé, de 150 pieds de largeur, traverse la lagune au nord et relie les

grandes portes de ces deux immenses constructions. Vers l'est, de l'autre côté du bassin, à cet endroit d'une largeur de 300 pieds, est construit le Palais de l'Education ; à l'ouest, se trouve le Palais des Machines.

Du côté nord du Palais de l'Electricité, les jardins des Cascades apparaissent dans toute leur beauté et dans toute leur splendeur ; il n'y a peut-être pas de par le monde un seul édifice qui soit entouré si majestueusement que ne l'est le Palais de l'Electricité.

Dans le Palais des Machines, de l'autre côté du bassin, sont placés les grands moteurs et les générateurs électriques qui mettent en mouvement les milliers de machines et appareils qui sont exposés dans le colossal édifice réservé à l'électricité. D'énormes dynamos, produisant des courants directs, simples, alternatifs ou multiples, envoient leurs forces intangibles à l'opérateur au moyen de gros cables souterrains qui correspondent avec les moteurs de toutes sortes ; moteurs générateurs, transformateurs rotatifs, électrophores, etc., etc. Cet ensemble réuni fournit un résultat qui étonnera le visiteur et fera les délices de l'électricien.

Tout ce qui appartient ou qui touche à l'électricité sera montré dans toutes les phases par les exhibits de cet édifice. On y verra en opération

les appareils nécessaires à l'électro-chimie et à l'électro-dynamique ; le minerai sera réduit par des méthodes électriques, et les procédés du plaqage et de reproduction par l'électricité seront démontrés. La lumière électrique formera la base d'un exhibit spécial.

N'oublions pas que l'électricité est la science de l'avenir, encore plus qu'elle n'est la science du moment. Tous ceux qui veulent s'instruire devront se faire un devoir de visiter le Palais de l'Electricité, à l'exposition universelle de Saint-Louis, l'année prochaine. Le temps passé à l'étude de cet édifice amplifiera le bien fondé de la maxime américaine bien connue, "Time is money".

Quant au Palais des Arts libéraux, son architecture ne le cède en rien à celle des autres bâtiments dont il vient d'être parlé aux lecteurs.

De style corinthien, ses colonnades lui donnent une grâce légère qui présage bien des merveilles de tous genres qu'il contiendra. Quelques pylons décoratifs détachés que l'on a mis devant, donnent à son ensemble un aspect majestueux et attrayant. De son étendue, on pourra juger, en prenant pour terme de comparaison les ouvriers photographiés au premier plan de la vue que nous en donnons."

LOUIS LARIVE.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Elle sera très jolie, la mode de cet hiver, et très avantageuse surtout pour les jeunes femmes minces et grandes ; avec les cols-pèlerines et les cols-châles de toutes formes possibles avec des pointes, des garnitures en tous sens, en tous genres, créés pour donner de l'ampleur aux épaules et par contre-coup amincir la taille.

Quoique nous ne soyons encore qu'en automne, il ne me semble pas prématuré de parler déjà des vêtements d'hiver, et tout particulièrement de la fourrure. La taupe, paraît-il, sera très à la mode, fourrure rare, douce, d'un gris très cendré. On en dit merveilles. Est-ce un succès de durée ou un succès de vogue passagère, je n'oserais affirmer ; toujours est-il que ce sera la fourrure à la mode, qu'on en fera de longs manteaux, bien chaudement doublés, qui se porteront dans la rue et en voiture. J'ignore encore le chiffre qu'atteindront ces vêtements, toujours est-il que les grands couturiers en sont largement approvisionnés et qu'ils nous serviront la "taupe" à toutes sauces, sous forme de jaquettes, de garnitures, même de chapeaux, d'étoles et de manchons, tout uniment ou mélangée à d'autre fourrure.

Ainsi, un grand manteau long et non ajusté, en taupe, sera garni d'une étole en hermine ou d'un collet-châle en zibéline. Enfin, l'imagination peut se donner libre cours, d'autant que ce fond gris cendré, plutôt foncé, supportera aisément l'adjonction de n'importe quelle autre teinte d'étoffe, de fourrure à poils rudes ou doux et soyeux.

De la façon des jaquettes, des manteaux, nous avons déjà parlé, y revenir serait nous répéter inutilement ; à remarquer, cependant, le succès, en cette arrièresaïson, je ne garantis rien pour l'hiver, du petit vêtement court, à plis creux derrière, plis creux devant, descendant en pointe, et assez haut derrière pour laisser apercevoir une ceinture drapée ou unie. Les manches forment pagode assez larges pour qu'on aperçoive jusqu'à l'avant-bras leur jolie doublure, sont formées d'une succession de plis piqués à l'épaule et jusqu'à vingt ou vingt-cinq centimètres plus bas, et qui s'ouvrent sur une seconde manche bouffante.

Cette mode des manches larges, ouvertes sur un bouffant, est de plus en plus en vogue, seulement — innovation — le bas en est très joliment ouvragé ou festonné, découpé ou brodé, et semble adhérer à la manche inférieure. Les découpages

sur drap se voient beaucoup, remplis par une broderie en chenille de plusieurs couleurs ou d'une teinte en plusieurs tons, posée sur transparent de satin ou d'une étoffe de soie quelconque à reflets.

La façon des corsages est aussi très avantageuse aux femmes minces et grandes, en raison des draperies, qui retombent presque toujours en fichu sur les épaules. Une idée assez neuve et surtout très jolie consiste à faire un corsage, par exemple, en drap, que l'on décolletera aussi largement qu'un corsage de bal ordinaire ; l'encolure sera entourée d'une draperie festonnée brodée qui retombera comme nouée, devant, sur la poitrine ; le décolletage sera rempli par une étoffe travaillée de plis de lingerie ; les manches unies

rine couvre les épaules, et une étole bordée d'une jolie passementerie, entoure le cou, terminée par deux glands passémentés.

Les manches, très bouffantes dans le bas, sont serrées dans un poignet assez étroit bordé de passementerie en soie noire étroite.

Souvent aussi, et c'est plus nouveau, le poignet droit devient forme mousquetaire.

Le drap est de nouveau beaucoup à la mode avec motif de velours et agréments de passementerie ; on voit l'étole partout, aux manteaux, aux collets, aux jaquettes, qu'ils soient en loutre, en fourrure quelconque, en velours ou en drap ; de même dans la passementerie posée en cordelières, en motifs, en cordons, elle est de mode sous n'importe quelle forme.



1. Robe juvénile avec empiècement rond de dentelle. Chapeau avec passe relevée. 2. Robe avec empiècement à épaulettes.

très bouffantes, pourront être serrées et coulissées à deux ou trois endroits, le bas formant dentelle qui retombe sur la manche.

On fera encore de très jolies jaquettes forme Louis XV, en véritable caracul, fourrure noire que tout le monde connaît, qui est une espèce d'astrakan repoussé, habillant très bien et d'un prix fort raisonnable. Ces jaquettes, doublées d'un joli satin broché, sont très collantes, mi-longues et serrées à la taille par une ceinture, non en fourrure, ce qui grossirait légèrement, mais en drap noir piqué. Un collet formant pèle-

ce que le jus de raisin soit réduit à consistance de sirop un peu épais.

Pour se rendre compte si la confiture est cuite à point, on en verse sur une assiette quelques gouttes, qui, une fois refroidies, ne doivent pas couler lorsque l'on penche l'assiette.

ALLEZ-Y

La pneumonie, suivie de la consommation, peut résulter d'un tout petit rhume négligé. Tuez le rhume avec le BAUME RHUMAL pour éviter les suites.

CONSEIL DE BEAUTÉ

PATE POUR BLANCHIR ET ADOUCIR LA PEAU. — Mettez une ou deux cuillerées à bouche de farine de gruau d'avoine très fraîche et de très bonne qualité, dans un bol de porcelaine. Versez dessus goutte à goutte de la glycérine en tournant toujours avec une spatule ou une petite cuillère, de façon que le mélange s'opère petit à petit. Arrêtez l'opération quand le mélange a la consistance d'une crème. Employez de la glycérine neutre non parfumée.

Cette pommade rancit assez vite, aussi faut-il n'en faire qu'une petite quantité à la fois.

Faire, le soir, après un lavage du visage, une onction de la pommade ; ne pas essuyer.

Cette recette est vraiment excellente ; elle rend la peau blanche, douce, et convient aussi pour les mains. Il faut ajouter qu'elle est plus coûteuse que la pâte d'amandes.

RAISINE. — Presser des grains de raisins pour en extraire le jus, que l'on verse dans une bassine placée sur un bon feu ; on y ajoute des pommes, poires, épiuchées et coupées en quartiers que l'on a évités. On fait ensuite cuire avec une spatule jusqu'à le tout en le tournant

CÀ ET LÀ

ILS N'AVAIENT JAMAIS VU UN CHEVAL

Le cheval nous est un animal si familier qu'il est étrange d'entendre parler des gens qui n'en ont jamais vu et n'ont aucune notion de sa forme et de son aspect. Un explorateur qui voyagea en Alaska raconte qu'étant à cheval, il entra dans une région encore inexplorée. Le premier Indien qu'il rencontra témoigna d'une surprise extraordinaire en apercevant sa monture. Il courut aussitôt vers son village, dont il ramena tous les habitants à sa suite pour admirer cet étrange animal, jusqu'alors inconnu. Le fait qui les frappait le plus était de voir l'animal manger de l'herbe. Ils auraient voulu lui donner de la viande. Les indigènes de certaines îles de l'Océanie furent aussi extrêmement surpris à l'apparition des premiers chevaux, ils les appelaient les "cochons-porteurs d'hommes".

UNE HISTOIRE D'AUTREFOIS

Voici une histoire que M. Larroumet, le regretté secrétaire perpétuel de l'Institut, aimait à raconter aux intimes, entre la poire et le fromage.

Voici comment l'ancien ministre de Napoléon, M. de Talleyrand, s'y prenait pour découper et pour servir une pièce de boeuf.

A côté de lui se tenait un maître d'hôtel, une assiette à la main. Le prince, ayant coupé une tranche, la déposait à la pointe du couteau sur l'assiette, et, s'adressant à l'invité de marque :

— Monseigneur, Votre Altesse me fera-t-elle l'honneur d'accepter de ce boeuf ?

Puis, à un maréchal de France :

— Monsieur le maréchal, aurai-je l'honneur de vous envoyer du boeuf ?

A un troisième convive :

— Monsieur le marquis, accordez-moi l'honneur de vous offrir du boeuf.

A un quatrième :

— Monsieur le comte, aurai-je le plaisir de vous dépêcher du boeuf ?

A un autre :

— Monsieur le baron, voulez-vous du boeuf ?

Il arrivait enfin au dernier convive. Il frappait un coup avec le couteau pour attirer son attention, l'interrogeait du regard, puis du bout des lèvres :

— Du boeuf ?

CONCOURS DE PLUMEUSES DE CANARDS

Un singulier concours a été organisé, au commencement de l'année, dans une ferme de Spoenh (Long-Island). Soixante-quinze jeunes filles d'Eastampton et Southampton y prirent part. Il s'agissait de savoir laquelle de ces jeunes filles plumerait le plus de canards dans un temps déterminé. Au signal donné par le fermier, les concurrentes se sont mises à la besogne avec une



ardeur fébrile, et bientôt les plumes ont volé de tous côtés.

Le prix a été gagné par Mlle Dolly Raynol, de Southampton, qui a plumé exactement 110 canards, battant ainsi tous les records.

Elle a été proclamée championne des plumeuses de canards.

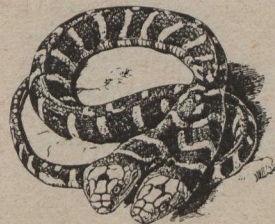
ARROSAGE CELESTE

Un Australien inventif vient de faire une découverte qui lui acquiert des droits à la reconnaissance éternelle des jardiniers. La sécheresse n'est plus à craindre désormais. Le chimiste dont nous parlons a découvert le secret des "pluies artificielles". Le procédé réussit infailliblement. Par des tubes puissants, on envoie vers le ciel des colonnes d'un gaz obtenu avec certaines substances chimiques. Quelles sont ces substances ? Le problème appartient encore à l'inventeur. Ce gaz s'exhale ainsi dans l'air pendant plusieurs heures sans discontinuer. Au bout de ce temps, le pays reçoit une pluie bienfaisante, sans que le vent puisse la faire tomber ailleurs. L'invention est basée sur l'appel d'air provoqué par le violent dégagement du gaz, dont nous venons de parler, dans les différentes couches atmosphériques. Le vide ainsi produit est comblé par la réunion de toutes les vapeurs et de tous les nuages des environs, qui ne manquent pas de se résoudre en la pluie tant désirée. D'après les différentes expériences, on a établi que ces pluies artificielles sont tout à fait différentes des averses ordinaires. Elles tombent à la manière des ondées tropicales, d'une extrême hauteur et descendant d'abord à larges gouttes, puis en véritables torrents.

Et voici un grand pas accompli ; le moyen de braver les étés brûlants. Il faut maintenant nous donner un soleil artificiel qui réchauffe les hivers trop humides. Pourquoi n'y arriverait-on pas, puisqu'on a découvert l'arrosage céleste ?

LES SERPENTS BICEPHALES

Une grande revue donnait, il y a quelque temps, une intéressante notice sur les serpents à deux têtes, dont elle fournissait une description détaillée et des indications sur les moeurs.



Quelque temps après, et pour venir à l'appui de cette affirmation, un lecteur avait l'extrême amabilité de faire parvenir, enfermé dans un bocal d'alcool, un spécimen de l'espèce, très curieux et très parfaitement conservé. On a cru utile de le faire dessiner par un artiste habile, et qui exécute habilement ce genre de travail pour le muséum d'histoire naturelle.

LA SAINTE RUSSIE

L'empire du Czar a été bien nommé Sainte Russie, si on songe quelle généreuse piété il a fallu pour élever les innombrables temples russes, d'une incroyable magnificence.

— Moscou, dit un voyageur, a plus de pèlerins que la Mecque, plus d'autels que Rome ! Sa cathédrale principale a coûté 50 millions. La seule dorure de son dôme et de sa coupole a été une dépense de 2,500,000 francs. Plus de deux fois cette somme est représentée par les marbres, les pierres précieuses, les toiles de valeur, les reliquaires admirables qu'elle renferme. A Saint-Pétersbourg, même luxe sacré ! On a employé "des centaines de livres d'or" à recouvrir le toit de la cathédrale Saint-Isaac, d'une armature de précieux métal. Une autre cathédrale possède des balustres pour la construction desquels on employa une demi-tonne d'argent. Dans une église, on voit une image de la Vierge Marie dont la robe est entièrement couverte de diamants. La robe est souvent baisée par les dévots. On dit qu'une personne était spécialement attachée à la garde de la relique, de peur que quelque faux adorateur ne vienne avec ses lèvres cueillir quelque diamant précieux."

LA SIGNATURE DU TEMPS

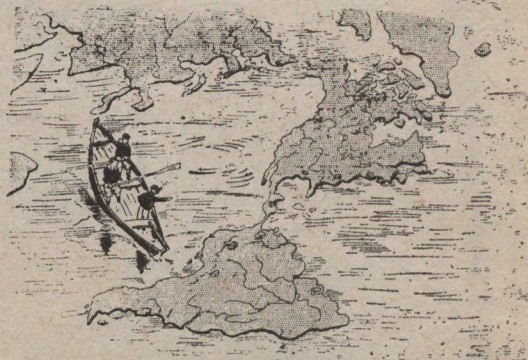
L'homme devient myope, quand il s'agit de compter ses rides, et, la femme est aveugle en présence des siennes !

L. d'O.

FANTAISIE DE MILLIARDAIRE

Les milliardaires américains dépensent largement l'argent qu'ils gagnent, mais ne le font pas toujours avec discernement.

La fantaisie suivante que s'est offerte pour ses enfants un de ces rois de l'or, a au moins l'avantage d'être instructive. Possédant un vaste ter-



rain entre des collines, notre Américain l'a fait couvrir d'eau, laissant émerger cependant des portions de terre auxquelles furent données la forme des divers continents du monde. Sur ces continents, de petites constructions furent placées à l'endroit des villes, des ravins pleins d'eau représentèrent les fleuves et les rivières, des monticules donnaient l'illusion des montagnes.

C'était en somme toute la terre que le milliardaire avait reproduite ainsi dans sa propriété. Les enfants, accompagnés d'un professeur, avaient toute liberté de se promener d'un pays à l'autre, dans une petite embarcation spécialement construite pour eux.

La géographie, qui leur avait semblé jusque-là une science aride et ennuyeuse, devint bientôt pour eux le plus agréable des passe-temps, et ils apprirent à connaître sur le bout des doigts tous les pays du monde.

L'idée, comme on le voit, était bonne, mais dame, elle n'est pas à la portée de toutes les bourses.

LE PAIN DANS TOUS LES PAYS

Il est presque incroyable que la préparation du pain, cette base de la nourriture chez divers peuples, soit si différente dans chaque pays. Nous trouvons à ce sujet de très curieux détails dans l'excellente revue culinaire, le "Cordon-Bleu" :

Au Vénézuéla, par exemple, il existe deux sortes de pain : le pain blanc, dont la farine provient des Etats-Unis, n'est consommé que par les riches ; les populations pauvres le considèrent comme un aliment de luxe. Le pain vénézuélien des pauvres gens est nommé "Arapas", il est absolument immangeable pour des estomacs qui n'y sont pas habitués. La pâte en est faite avec de la farine de maïs, du saindoux et de l'eau. On en forme des morceaux ovales qui ressemblent à des oeufs, et on les expose à la chaleur du soleil ; de cette façon, l'extérieur se dessèche et durcit, mais l'intérieur reste aigre et pâteux. Les Lapons font leur pain avec du gruau d'avoine, et de l'écorce de pin et de sapin ; le tout est moulu aussi finement que possible ; ils en forment de grands gâteaux plats que l'on cuit sur un feu couvert. Dans la Suède du Nord, on mélange de l'orge et de l'avoine pour en faire du pain, les pauvres gens n'en font que deux fois par an, et, une fois cuit, ils conservent leur pain au grenier. Les habitants du Kamtchatka mélangent également de l'écorce de sapin et de bouleau en grandes proportions avec de la farine pour en faire du pain. Les Islandais cueillent la mousse des rochers, pour la mouler et en font non seulement du pain, mais ils s'en servent aussi pour apprêter différentes autres sortes d'aliments. De cette façon, on peut voir comment chaque peuple cherche à utiliser les ressources que son pays lui offre, si minimes qu'elles soient. En Sibérie et dans le nord de la Chine, on se sert beaucoup de sarrasin pour faire le pain, pendant qu'en Italie on se sert des châtaignes.

En Chine et au Japon, on emploie le riz, en Arabie du millet, pour faire le pain.

PAGE DE SAINT NICOLAS

LE ROSAIRE

J'ai construit en mon coeur un oratoire sombre
Où de mes rêves purs les ors sont enchâssés,
Et pour voir scintiller ces richesses dans l'ombre,
Je dois me recueillir, mains jointes, yeux baissés.



Mon âme se repose en cette paix sereine,
En cette ombre exhalant de languides secrets,
Et du rosaire lourd que, pieuse, elle égrène,
Les "Ave" sont des pleurs, les "Pater" des regrets!

Bonne DE BAYE.

LA MODE ENFANTINE

Votre bon saint Nicolas m'ayant permis de venir de temps en temps causer avec vous, mes enfants, je vais employer ces quelques instants à vous familiariser avec les innombrables petits travaux, dus à l'ingéniosité féminine, à vous inculquer les recettes pratiques que nulle femme devrait ignorer, car le rôle de maîtresse de maison, que toutes vous êtes appelées à tenir, est fort lourd et difficile, si l'on n'a pas déjà acquis une certaine expérience ; enfin, mes petites amies, faites de vous de vraies femmes d'intérieur, à côté de la femme du monde.

Commençons donc aujourd'hui même.

Vous savez toutes faire un ourlet, n'est-ce pas ?... Savez-vous faire un ourlet à jours ?... je gage que non.

Prenez donc un carré de batiste de quatorze pouces de côté. Tirez à 1½ pouce du bord, trois ou quatre fils dans le sens de la largeur. Formez ensuite l'ourlet, puis, avec du fil très fin, cousez-le à petits points au bord supérieur de l'endroit où vous avez tiré les fils horizontaux, en prenant chaque fois, dans un point, trois des fils verticaux qui restent seuls, le premier point terminé, faites en un second pour bien former le jour, et recommencez avec les trois fils suivants.

Employez du fil d'Irlande, 300, et une grosse aiguille. Il faut faire l'ourlet jusqu'au bout sans se préoccuper des coins.

Maintenant, savez-vous comment on lave la dentelle ? Gardez-vous de la frotter comme un simple chiffon. Enroulez-la sur une bouteille, puis recouvrez d'un morceau de mousseline blanche, que vous fixerez par quelques points.

Préparez une bonne eau de savon en assez grande quantité pour que la bouteille y plonge complètement. Mettez l'eau froide sur le feu avec la bouteille recouverte des dentelles, et laissez pendant une heure. Changez l'eau devenue sale et renouvelez l'opération.

La dentelle sera propre alors. Vous la rincerez, toujours sur la bouteille, à l'eau froide, démontez-la et faites sécher en l'épinglant sur une planche tendue de molleton.

CONFIANCE EN L'ANGE GARDIEN

Un jeune enfant de onze ans avait entendu dire au catéchisme que, dans les moments de danger, il fallait se recommander à son ange gardien.

Or, un jour, il rentrait chez ses parents ; il hâta le pas, il était dans une campagne isolée, la nuit approchait. Il avait déjà peur, quand il se trouve tout à coup en face de deux hommes qui menaient un ours. Ils étaient en colère, on venait de leur refuser de les coucher dans une ferme. Leur bête avait faim et les menaçait de se jeter sur eux.

L'un d'eux, ayant aperçu l'enfant, dit à mi-voix à son compagnon :

—Hein, regarde donc !

—Eh bien, quoi ?

—Voilà à souper pour l'ours ; si on le lâchait... il n'y a personne...

—Oh ! tu ne voudrais pas...

—Aimes-tu mieux qu'il nous mange ?...

—En disant cela, il ôta la muselière.

L'enfant avait tout entendu, mais il restait immobile d'effroi. Il voyait déjà l'affreux animal se jeter sur lui... il montrait des dents terribles... Tout à coup, il se rappelle ce qu'il avait entendu dire au catéchisme, fait le signe de la croix et dit tout haut :

—Mon bon ange, sauvez-moi...

L'ours s'élança sur lui, le renversa... mais ne lui fit aucun mal... L'enfant se relève, il se met à courir de toutes ses forces. Cette fois, la peur lui donnait du courage. Les hommes l'avaient laissé, pour aller après leur bête, qui s'était lancée à travers les champs. Il arrive chez lui encore transi d'effroi, mais plein de reconnaissance pour Dieu et son bon ange, qui venaient de le tirer d'un si grand danger.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHACUN SON CHAMP

JEU. — Les joueurs s'installent autour d'une table et chacun dessine devant soi, à la craie, un petit cercle qui représente son domaine, son "champ".

Un des enfants désigné par le sort ou autrement, dessine en outre un grand cercle central, puis conduit le jeu en disant alternativement et sans ordre : "champ commun ! (c'est-à-dire celui du milieu). — Champ du voisin ! — Chacun son champ !"

En même temps, il pose le doigt dans celui des cercles qu'il désigne, et chacun doit l'imiter. Au cri de "Chacun son champ", la main droite de chaque joueur doit se trouver dans le cercle tracé devant lui ; au cri de "Champ du voisin", elle doit se rendre dans le cercle du voisin de droite ; enfin, au cri de "Champ commun", tous les doigts se rencontrent dans le cercle

central ; — faute de quoi on est exclu du jeu, soit jusqu'à ce qu'il y ait un autre délinquant, soit jusqu'à ce que tous les joueurs se soient successivement laissé prendre, ce qui arrive assez vite, pour peu que les commandements se succèdent rapidement.

MOTS D'ENFANTS

Dès son réveil, et durant toute la matinée, Toto a fait les cent coups. Aussi, pendant le déjeuner, son père lui dit d'un ton sévère :

—Je connais un petit garçon qui n'a pas été sage, ce matin.

Silence de Toto.

—Oui, poursuit le père, et tu le connais aussi : veux-tu me le nommer ?

Mais Toto, très digne :

—Les enfants ne doivent pas parler à table.

—Fi ! bébé, lui dit sa mère, tu pourrais bien te laver les mains.

—Je n'ose pas.

—Pourquoi ?

—L'eau est gelée.

Enfin, bébé se décide. Il prend la cuvette, verse de l'eau, et, gravement, il dit :

—Je sais ce que je vais faire pour avoir moins froid.

Et il mit ses gants !

CHARADE

Mon Premier est adjectif possessif.—

Mon second est végétatif—

Mon Tout figure sur les tables,

Et ce que l'on y met rend les mets agréables.

QUESTION DROLATIQUE

Pour les tout Petits

Qui est-ce qui a inventé la brassé ?

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 80

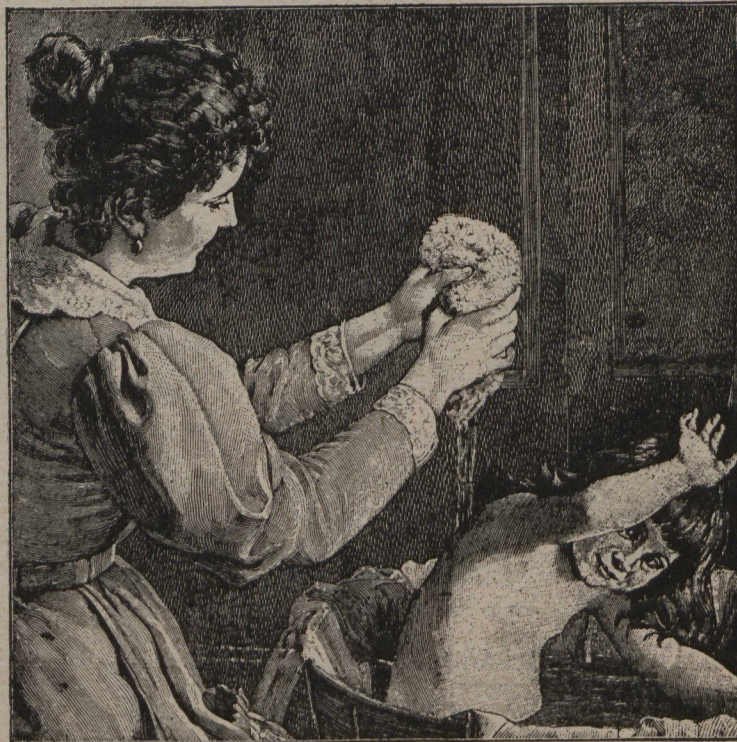
Métagramme. — Latin — Matin — Satin — Patin — Mâtin.

Charade. — Drapeau.

Charade. — K. T. schisme (Cathéchisme.)

Mots carrés :

O	I	E
I	D	A
E	A	U



LE PETIT BAIN (Fragment du tableau de M. E. Defonté)

RÉCRÉATION EN FAMILLE

CALEMBOURS

D. — Combien a coûté la couverture des Halles de Paris ?

R. — Rien, puisqu'elle a été faite par-dessus le marché.

D. — Dans quoi Noé entra-t-il à l'âge de dix-neuf ans révolus ?

R. — Dans sa vingtième année.

D. — Quelle est la chose qui est toujours devant nous et que nous ne pouvons jamais voir ?

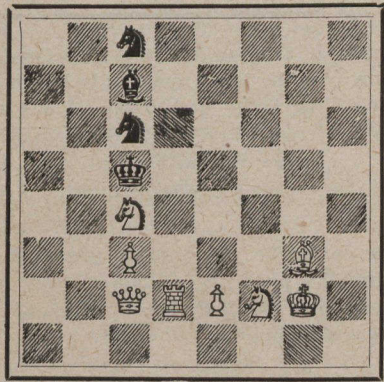
R. — Notre avenir.

PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Schoumoff.

(Lettre L.)

Noirs, 4 pièces.



Blancs, 8 pièces.

Les Blancs font mat en 3 coups.

ENIGME

Je suis un vêtement connu de tout le monde ;
 Robe dont on revêt les tout petits garçons.
 On me connaît encor de bien d'autres façons :
 Veste, justaucorps court d'autrefois, à la ronde.
 Autrement je deviens manchon d'artillerie,
 Nom vulgaire d'oiseau dérobeur et jaseur
 A l'instinct prévoyant et surtout amasseur.
 Son surnom est margot : c'est la commune pie.

DEVINETTE



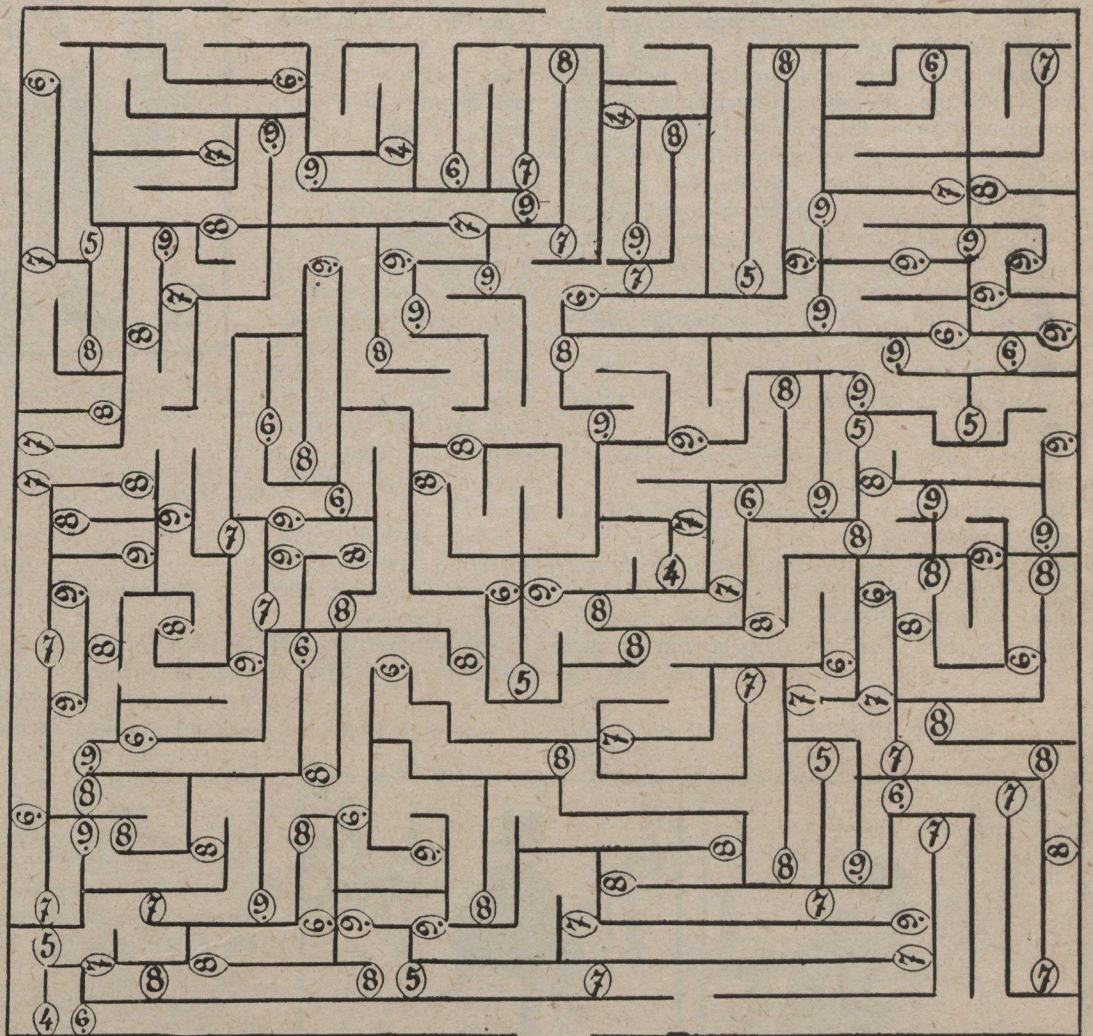
Cherchez les enfants.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 80

Comptabilité. — Il devait lui donner 28 sous et il lui en a donné 8.
 Charade. — Merveille.

CONCOURS DE PEAGE

POUR LE MOIS DE NOVEMBRE



Ce dessin représente une sorte de labyrinthe qu'il faut parcourir. Les traits noirs représentent les murs qui séparent ces chemins entre eux. Disons tout de suite que ce labyrinthe, s'il n'existe pas encore, est peut-être destiné à devenir une réalité. Un ingénieur, en effet, en a présenté le plan à un paysan, propriétaire d'un terrain sans valeur, mais qui a la fortune de se trouver sur le passage de touristes très nombreux, désireux d'aller voir, à quelque distance de là, une cascade des plus pittoresques.

Il s'agit de pénétrer dans le terrain par l'une des deux entrées que l'on voit en haut et en bas du dessin, et de sortir par l'autre. On peut, pour cela, suivre toutes sortes de chemins, mais voilà le hic. A chacune des places où vous voyez inscrit un chiffre, se trouve une porte qui intercepte le passage. Cette porte s'ouvre et se ferme automatiquement. Pour la faire ouvrir, il faut glisser, dans une fente analogue à celle de tous les distributeurs automatiques que vous connaissez bien, un nombre de pièces d'un sou représenté par le chiffre qui se trouve inscrit sur cette porte. Si, par exemple, le touriste arrive devant une porte marquée du chiffre huit, il lui faut glisser dans le mécanisme huit pièces d'un sou, et la porte s'ouvrira.

On conçoit donc que, si l'on désire ne pas déboursier une somme trop importante, il ne faut pas s'engager au hasard dans n'importe quel chemin.

Nous vous demandons, par conséquent, de nous indiquer celui que vous choisiriez, si vous aviez à traverser ce terrain, pour déboursier en tout la plus petite somme possible.

Prière d'indiquer bien visiblement ce trajet sur ce dessin même et de nous l'envoyer, en ayant soin d'écrire également, de façon très apparente, le total obtenu.

Nous acceptons les réponses du 29 novembre au 7 décembre, inclusivement.

Prière d'adresser les réponses à :

BALSAMO,
 Bureau de l'« Album Universel », Montréal.

10 PRIX

Les prix suivants seront accordés aux envois donnant, la, ou les sommes les plus faibles à dépenser, pour atteindre le but proposé.

1er prix : Un abonnement d'un an à l'« Album Universel ».

2e prix : Un abonnement de six mois à l'« Album Universel ».

3e prix : Un abonnement de trois mois à l'« Album Universel ».

Les personnes obtenant les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e prix auront droit à un portrait en couleurs de Sa Sainteté Pie X.

Les réponses seront récompensées d'après leur mérite, et selon leur ordre d'arrivée à nos bureaux.

Le portrait de Sa Sainteté Pie X, offert aux gagnants de ce concours, est le plus beau que l'on puisse voir en ce pays. C'est une très belle reproduction en couleur, qui mérite les honneurs d'un cadre. Ses dimensions sont de 16½ pouces par 20 pouces, tout le monde essaiera d'en gagner un.

CABOCHDANNE ET BISTROQUET

Notre ami Cabochdanne file un mauvais coton : Oyez plutôt sa dernière aventure :

L'autre jour, le brigadier de gendarmerie du bourg acheta aux époux Cabochdanne un magnifique bouc, tout blanc, que Cabochdanne fut chargé de mener à la gendarmerie.

Enchanté d'échapper pour quelques heures au regard inquisiteur de son austère moitié, Cabochdanne hisse le bouc sur la charrette, fouette son cheval et part. A mi-chemin, brille l'enseigne d'une auberge : "Au bon Calvados !" L'aubergiste, Maître Bistroquet, est un vieil ami de Cabochdanne, auquel il se plaît à jouer des tours. Chez lui, Cabochdanne est toujours sûr de pouvoir consommer à crédit : de temps en temps, Maître Bistroquet se paie en... se payant la tête de son bonasse client.

Justement, Maître Bistroquet, assis devant sa porte, savoure le dernier numéro de... l'"Album Universel".

—Tiens ! Ce vieux Cabochdanne ! Toujours en route ! Un petit verre de "Calvados" ?

Cabochdanne tape d'un geste significatif sur ses poches vides.

—Bah ! reprend Maître Bistroquet. Je te marquerai ça avec le reste !

Notre Cabochdanne ne se fait pas prier : il mène la charrette et le bouc dans la cour, et bientôt les deux amis trinquent. Cabochdanne ra-

Force est bien à notre héros de faire réintégrer la charrette à son bouc, métamorphosé en chèvre, et de reprendre le chemin du logis ! Gare aux cris de la bourgeoise ! Maître Bistroquet, toujours assis devant la porte de son auberge, salue joyeusement notre héros.

Cabochdanne raconte son extraordinaire aventure. Aussitôt, le farceur émet l'opinion qu'il vaudrait mieux s'arrêter pour discuter ce prodigieux accident. Cabochdanne ramène sa charrette dans la cour de l'auberge, et s'attable avec son vieil ami. Alors, Maître Bistroquet dit :

—Mon pauvre vieux, ton bouc... ton bouc est ensorcelé ! Et le diable a métamorphosé ton bouc en chèvre !

Tout soulagé par cette explication triomphale, Cabochdanne fouette cocotte, et paraît en titubant devant Mme Cabochdanne. Mais celle-ci accueille la confession à grands coups de balai ! Puis, elle sort pour vérifier le prodige... Mais elle pousse un cri : il n'y a point de chèvre ; son bouc est là, qui fait des cabrioles en la revoquant !

Comme de juste, notre héros ne se doute pas que Maître Bistroquet profita de son deuxième arrêt à l'auberge pour subtiliser la chèvre et remettre le bouc en place, et reçoit humblement, sans y rien comprendre, les nouveaux et aigres reproches de sa tendre épouse !

PROPOS DE BOURSE

—Il me semble que votre ancien ami Z... n'est pas très bien dans ses affaires ?

—Que voulez-vous ? à la Bourse, il y a des hauts et des bas.

—Des bas ! Mais, si cela continue, il n'aura même plus de chaussettes.

SIMPLE QUESTION

Un jeune homme timide se présente dans une maison de commerce dirigée par deux frères associés. Il entre dans le bureau de l'un, et, tout interdit :

—Pardon, monsieur, est-ce à vous ou à monsieur votre frère que j'ai l'honneur de parler ?

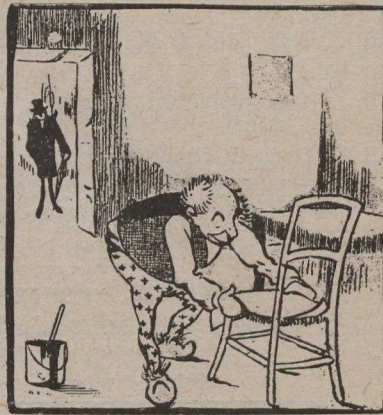
L'autre, froidement :
—C'est à mon frère, monsieur !

LOGIQUE MEDICALE

Le docteur X... venait d'opérer un de ses clients auquel il venait

O BEISSANCE EXAGEREE

I



Le fermier Dupurin vient de trouver un bon moyen pour vendre son âne... Il va le faire promener dans le village, portant un écriteau qu'il vient de confectionner.

Comme il finit de l'enduire de colle, il aperçoit M. le Maire qui fait sa visite quotidienne à ses administrés. Vivement, Dupurin se débarrasse de son écriteau afin de le recevoir convenablement.

de couper la jambe. Un proche parent de la victime le prend à part :

—Pensez-vous, docteur, lui demanda-t-il, que le malade en réchappe ?

—Lui ! il n'y a jamais eu l'ombre d'espoir !

—Alors, à quoi bon le faire souffrir !

—Eh ! que diable, monsieur, est-ce que l'on peut tout de suite dire à un malade qu'il est perdu ?... Il faut bien l'amuser un peu.

INTERMITTENCES

Une dame disait :

—Comment fait-on pour avoir tous les jours de l'esprit ? Pour moi, j'ai de longs intervalles d'imbécillité. Quand cela me prend, j'attends que l'esprit me revienne, et je sais être bête en attendant.

LES TROIS REPONSES

Le directeur d'une agence matrimoniale raconte que les veuves et les jeunes filles auxquelles il propose un mari répondent invariablement par les trois questions suivantes :

—Comment est-il ? demandent les jeunes filles.

—Quelle situation a-t-il ? demandent les jeunes veuves.

—Vite, où est-il ? s'écrient les veuves d'un âge marqué.

SAGE PRECAUTION

Quand on sort de bon matin par un temps froid et humide, on est sujet à s'enrhumer. Prenez une dose de BAUME RHUMAL en rentrant, si vous vous sentez la gorge embarrassée.

III



—Je suis déshonoré ! gémit celui-ci, quand son adjoint lui fit apercevoir l'écriteau, qu'il arracha, furieux... Mais, pourquoi donc aucune personne ne m'a-t-elle débarrassé de cet objet ridicule ?...

—Dame ! lui répond le bon adjoint, voyez plutôt vous-même :

—"Défense de toucher à l'animal."

II



M. le Maire, fatigué et altéré, s'assied et accepte de grand cœur une rasade de vieux cidre... Après quoi le digne magistrat poursuit ses visites. Une heure après...

...le bon fonctionnaire s'achemine vers la mairie, suivi des gamins, qui, pour la première fois, manquent de respect à leur maire...

conte à Maître Bistroquet le motif de sa promenade matinale, en repassant, il paiera sa petite note !

Maître Bistroquet a l'idée d'une farce diabolique. Il laisse Cabochdanne en tête à tête avec la dive bouteille, et fait sortir de la charrette le précieux "bouc", et lui substitue sa propre "chèvre", d'une blancheur non moins éclatante !

Puis, il s'en revient trouver Cabochdanne, et lavertit charitablement qu'il est temps de partir...

Voilà Cabochdanne debout, le voilà qui traverse la cour en chancelant, se hisse sur le siège, et hue cocotte !

L'attelage et son cocher arrivent à la gendarmerie. Notre ami sort son animal de la charrette et le présente au brigadier. Mais à peine celui-ci a-t-il regardé la bête, qu'il commence à jurer et à tempêter :

—Comment, imbécile ! C'est ça, le "bouc" que je vous ai acheté ? Est-ce que tu prétendrais te payer la tête d'un gendarme ? C'est une "chèvre" que tu m'emmènes-là !

La foudre tombant sur Cabochdanne ne l'épouvanterait pas davantage. Atterré, il regarde à son tour l'animal : en effet, une chèvre !

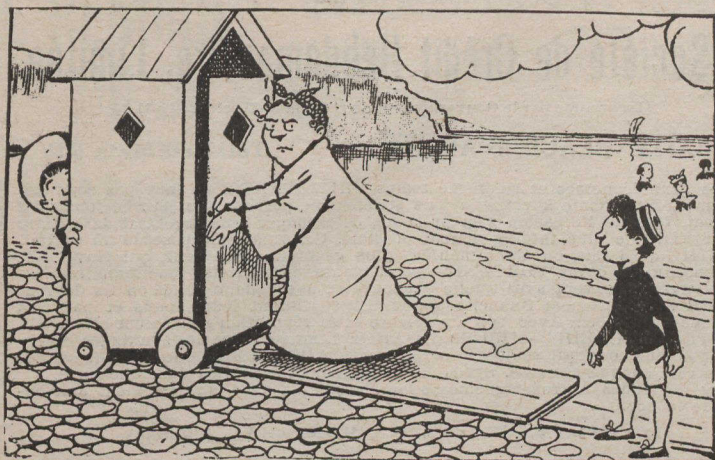
—Brigadier, balbutie notre héros, avec des larmes dans ses yeux d'ivrogne, je n'y comprends rien ! C'était pourtant notre bouc.

—Tais-toi, imbécile ! Tu sens l'alcool à plein nez ! va-t'en, ou je te fourre au violon !

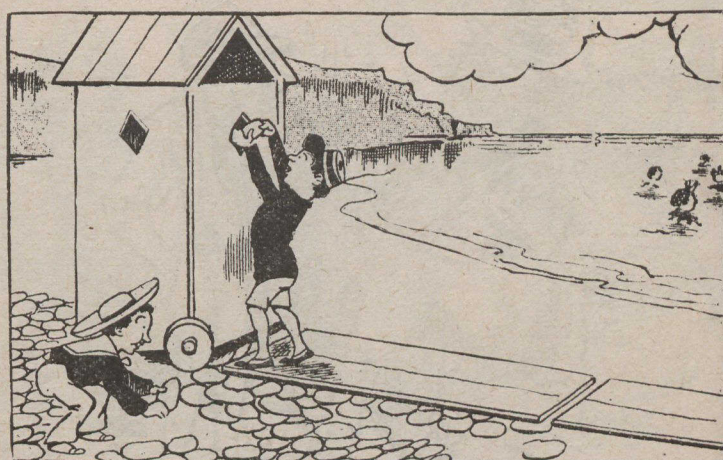
I

AU BORD DE LA MER

II



—Avec ces maudits enfants, il est plus prudent de fermer sa cabine ; pendant que je suis au bain, ils seraient bien capables de me la vider pour me faire une niche !



BOB. — T'as entendu ce qu'elle a bafouillé. Si, au lieu de la lui vider, on la remplissait ? Elle serait encore plus surprise. Vite à l'ouvrage ! Tous les galets de la plage !...

A TABLE

Le maître de maison à son invité :

—Comment trouvez-vous ce vin ?

—Heu ! heu !

—Il est bon en mangeant.

—En mangeant, je ne dis pas ; mais en buvant, il ne vaut pas le diable.

Un pique-assiette invétéré raconte à un ami comment il vient d'être éconduit d'une maison où il fréquentait volontiers à l'heure des repas.

—C'est étonnant, fait son interlocuteur... des gens qui tenaient table ouverte...

—Oh ! la table est toujours ouverte, mais c'est la porte qui est fermée.

Un affamé d'honneurs consulte une somnambule.

—Soyez heureux, dit la devineresse, un jour viendra où tout le monde se découvrira sur votre passage !

—Quand donc ?

—Le jour de votre enterrement.

ANECDOTE

Napoléon, quelque temps après la bataille de Waterloo, traversant un village, rencontra un gamin d'une dizaine d'années qui pleurait à chaudes larmes.

—Qu'as-tu donc, mon garçon ? lui demanda l'empereur.

—Sire, lui répondit le gamin, j'ai que mon père vient de me battre avec une savate !

—Prends ceci, mon garçon, lui dit l'illustre vaincu en lui tendant une pièce de cinq francs ; je comprends d'autant mieux ta douleur que, moi aussi, j'ai été battu, il n'y a pas longtemps, par une paire de savates dont l'une s'appelait "Blücher" et l'autre "Wellington".

FIANCAILLES GRAMMATICALES

Une amie (à une jeune fille fiancée pour la seconde fois après rupture des premières fiançailles). — Eh bien, es-tu contente cette fois de ton fiancé ?

La fiancée. — Oh oui ! mon futur passé n'était pas parfait, mais mon futur présent est plus que parfait.



—Le chemin pour aller au cimetière ?... Ah mon pauvre Monsieur, c'est à not' médecin qu'faut demander ça !... il vous y conduira tout dret...

L'ESPRIT NORMAND

—Y a-t-il loin, mon petit garçon, pour aller à Pont-l'Evêque ?

—Ca dépend, m'sieu.

—Tu me paraît intelligent, comment t'appelles-tu ?

—Comme mon père, m'sieu.

—Vous êtes nombreux dans votre famille ?

—Autant que d'assiettes, m'sieu.

—Et combien avez-vous d'assiettes ?

On a chacun la sienne, m'sieu.

LOGIQUÉ

Mon ami Laraison est incontestablement l'esprit le plus pondéré, le plus logique qui soit. Chez lui, le raisonnement préside à toutes les actions de la vie, et si, d'aventure, sa conduite en certaines occurrences paraît étrange, il sait l'expliquer de façon tellement claire, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître, qu'en somme, il a raison.

Nous fûmes, un jour, à un bal ensemble. Après avoir dépouillé nos pardessus au vestiaire, nous pénétrâmes dans l'antichambre précédant les salons du bal.

Je vis, non sans étonnement, Laraison demander un renseignement à un domestique et se diriger délibérément vers la salle à manger où était dressé le buffet.

Quant à moi, un peu choqué par ce manque de manières, j'allai saluer, comme il convient, la maîtresse de la maison et m'entretenir avec son entourage.

Je causais depuis un quart d'heure, quand Laraison fit son apparition et, comme s'il arrivait à l'instant même, vint poliment saluer et complimenter la maîtresse du lieu et toute sa famille.

Ce devoir accompli, il m'entraîna un peu plus loin.

—Voyons, lui dis-je, toi qui te piques de logique, m'expliqueras-tu pourquoi tu as commencé par aller te rafraîchir au buffet avant d'aller t'acquitter de tes devoirs auprès de la maîtresse de maison ?

—Mon cher, répondit-il sur ce ton calme qui lui est familier, la maîtresse de maison reste, tandis que les rafraîchissements s'en vont.

Et, de fait, quand un peu plus tard j'allai à mon tour au buffet, je fus bien contraint de m'avouer que Laraison, une fois de plus, avait eu raison.

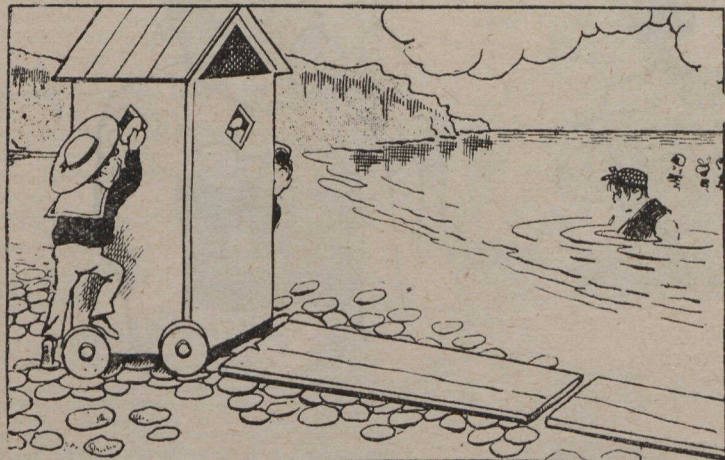
* * *

Calino est rencontré avec des lunettes noires :

—Tiens ! vous avez donc mal aux yeux ?

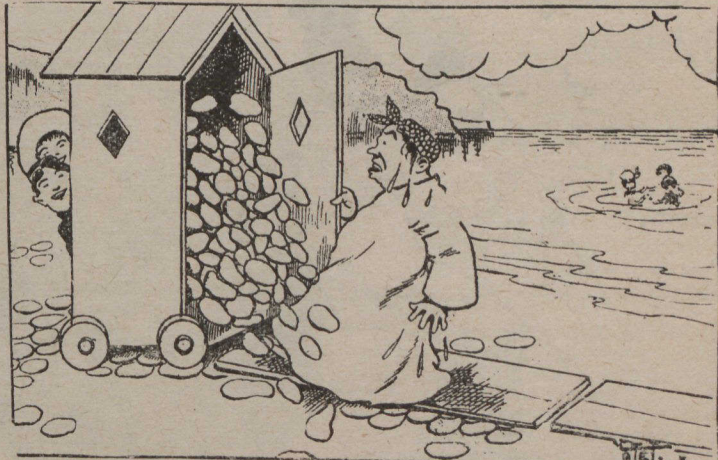
—Non. Je suis en deuil !

III



—Vite... vite... cachons-nous, la voici qui sort de son bain...

IV



—Ah ! les chenapans ! les monstres ! Je ne m'attendais pourtant pas à celle-là ! ! !...



—Qu'tas le nez rouge !
 —Tu crois ?
 —On voit bien que tu ne bois pas du cognac GABRIEL DUBOIS ! le meilleur au monde, et inoffensif !

FONDÉE EN 1902

La Société de Crédit Hebdomadaire, Limitée

(Incorporée par le Gouvernement du Canada le 23 octobre 1903)

17, COTE PLACE D'ARMES

Tel. Bell Main 675

Les gens économes et en même temps PREVOYANTS, ne font pas consister uniquement l'économie à vivre le plus strictement possible, au jour le jour ; ils se hâtent, lorsque l'occasion s'en présente, de ménager leur argent et de le faire FRUCTIFIER le plus intelligemment possible. Or, quiconque possède un capital, si MINIME qu'il soit, ou d'une manière plus générale, tous ceux qui travaillent à la constitution d'une FORTUNE, commerçants, industriels, fonctionnaires, artisans, ouvriers, savent avec quelle prudence et avec quelle réflexion ils devront CHOISIR l'établissement financier auquel ils confieront leurs fonds et par cela même leurs intérêts. Avec son expérience et sa réputation solidement assise, LA SOCIÉTÉ DE CRÉDIT HEBDOMADAIRE, Limitée, offre des avantages exceptionnels à tous ceux qui veulent promptement CAPITALISER une modeste somme mise de côté chaque semaine. Système simple, sûr et sans aléa d'aucune sorte.

Les demandes de renseignements sont accueillies avec empressement aux bureaux de la Société.

17 COTE PLACE D'ARMES, MONTREAL, (Canada)

Tél. Bell Main 675.

Chambres 314-314A.

On demande immédiatement de bons agents bien recommandés et actifs.

Une bonne coquille, qui n'a pas dû d'un récent volume de vers qui a pour plaisir à la jeune personne qui en a été auteur un bas-bleu, débutait ainsi : victime. "L'Olympe de la poésie compte une Un de nos confrères, faisant l'éloge "buse de plus." — !!!

UN COMBLE

—Quel est le comble de la déveine pour un chasseur ?
 —C'est partir pour la chasse et de ne revenir qu'avec un oeil de perdrix.

DICTIONNAIRE AMUSANT

Age. — Seul secret que les femmes savent garder.

Amour-propre. — Ballon rempli de vent, dont il sort des tempêtes dès qu'on lui fait une piqûre.

MOT D'ENFANT

—Toto, combien de fois faudra-t-il que je t'appelle ?

—Papa, je te jure que je n'ai entendu que la quatrième fois.

LES SURPRISES DE LA CONVERSATION

Un bon bourgeois se plaint des incartades de son héritier ; il pleure dans le gilet d'un vieil ami.

—Tu devrais, dit celui-ci le tancer d'importance.

—Oh ! moi, ce que je lui dis lui est bien égal ; il n'écoute que les imbéciles !

Puis, après un silence :

—Parle-lui, toi !

AU VILLAGE

—Oui, monsieur le maire, mais si je place mon argent à la caisse d'épargne, quand est-ce que je pourrai le retirer ?

Le maire, d'un air capable :

—Mais quand vous voudrez. Ainsi, si vous versez votre argent aujourd'hui, vous pouvez le retirer demain... en prévenant quinze jours à l'avance !

COURS D'HARMONIE

Le professeur. — La phrase est bien, mais vous finissiez par une ronde qui arrive toujours en retard.

L'élève. — C'est une ronde... de police.

—Votre frère vient de se remarier ?

—Oui.

—Après neuf mois de veuvage... C'est tôt !

—Que voulez-vous ?... Il n'a pas voulu passer trop tristement l'anniversaire de la mort de sa femme !

Une jeune fille, épousant contre son gré, prononçait le "oui" très froidement.

—Le pauvre mari, dit un assistant, n'a qu'un serment de bouche.

—Et, riposta un autre, la pauvre enfant un serrement de coeur !

RARE EXEMPLE DE RESPECT FILIAL

Bébé patauge dans le compotier aux confitures ; la maman, outrée de tant de gourmandise, lui administre une petite taloche, mais la main dévie et plonge tout entière dans la marmelade.

Bébé alors saisit le bras de petite mère et lèche la main qui vient de le frapper.

GENS A MENER BOIRE

Des sots discutaient très ennuyusement à table, pour savoir s'il fallait dire au laquais de son voisin : "Donnez-moi à boire, je vous prie de me donner à boire, ou faites-moi boire." Une dame ayant été prise pour juge, leur dit :

—Messieurs, des gens bien nés et bien élevés doivent dire, ce me semble : "Je vous prie, monsieur, de me mener boire."

RUPTURE

—Alors, c'est ton dernier mot, nous ne nous verrons plus ?...

—Jamais !...

—Tout est fini entre nous ?...

—Tout !...

—Pourtant, sur la plage, il y a huit jours, tu as écrit : "Je t'aimerai toujours !..."

—Oui, je l'ai écrit... sur le sable !...

UNE FORTE CHANTEUSE



L'ut fortissimo

LE REMÈDE DU Dr SHOOP CONTRE LE RHUMATISME

Ne coûte rien s'il échoue.

N'importe quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années je faisais partout des recherches pour trouver un spécifique pour le rhumatisme. Je poursuivais ce but pendant près de 20 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me dépassait point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient toujours et partout désappointé les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en chair. C'est chose impossible. Mais il fera sortir hors du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il met fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne peux pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable d'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en moins de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction de ce que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le rhumatisme — une puissante force, à laquelle cette maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. JE SAIS ce que mon remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Écrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve pendant tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrira la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel échantillon, qui lui seul peut déjà affecter le Rhumatisme doit être rempli de drogues jusqu'à en être dangereux. Je n'emploie pas de ces drogues, car c'est dangereux d'en prendre. Il faut que vous expulsiez la maladie hors du sang. Mon remède fait cela, même dans les cas les plus difficiles et obstinés. Il a guéri les plus vieux cas que j'aie eu à traiter, et dans toute mon expérience, au cours de toutes mes 2,000 épreuves je n'ai jamais trouvé d'autre remède qui fit capable de guérir un seul cas chronique sur dix.

Écrivez-moi et je vous enverrai le livre. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne saurait jamais vous nuire en aucune sorte. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box 80, Racine, Wis., E.-U. Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé à la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

CHOSSES ET AUTRES

—L'Angleterre aura besoin, cette année, de 36,000,000 de minots de blé pour compléter son approvisionnement.

—En 1896, la France comptait 38,517,332 habitants, et aujourd'hui sa population est de 38,961,975.

—On évalue à 100 millions de boisseaux la récolte du blé de printemps au Kansas.

—On compte aux Etats-Unis environ deux mille femmes pratiquant la médecine.

—Le record ordinaire de la vitesse des chemins de fer en Europe, sera détenu comme suit, savoir : pour la France, 61 milles à l'heure ; l'Angleterre 59 milles ; l'Allemagne 58 milles ; la Russie 40 milles.

—Il y a une grande rareté de sel canadien dans l'Ontario. Le prix demandé aux mines de sel est de 95c par boisseau, contre 60c anciennement. Il y vient des Etats-Unis pour combler les déficits.

—D'après une récente révision des listes électorales, il paraîtrait que la région des Asturies serait particulièrement riche en centenaires. Dans une même province, il y aurait 28 centenaires sur une population de 600,000 habitants seulement, et plusieurs approcheraient de 110 ans.

—Winnipeg détient plus de blé d'exportation que le port de Duluth ou que celui de Chicago.

Du 1er septembre 1902 au 31 août 1903, 51,833,000 minots de blé ont été expédiés pour l'exportation. Pendant la même période, Duluth avec l'aide d'un port voisin expédiait 42,406,923 minots, et Chicago 37,940,953.

—Une usine de Springfield, aux Etats-Unis, fabrique des bouteilles en papier destinées à contenir du lait ; elles sont parfaitement étanches, et le prix en est si minime qu'on peut les jeter aux déchets, après s'en être servi une fois.

A Deseau on fabrique aussi des pantouffles en papier imperméable.

—En 1871, l'Allemagne était un pays de 39 millions d'habitants, dont 60 pour cent s'occupaient d'agriculture. En 1900, le recensement a donné 58 millions d'habitants. Les agriculteurs ne sont plus désormais que dans la proportion de 35 pour cent, tandis que près de deux tiers de la population sont des industriels et des commerçants.

—Les règlements d'admission dans l'armée des Etats-Unis sont des plus sévères. Chaque nouvelle recrue doit être âgée de vingt à vingt-cinq ans. Elle doit mesurer 1 m. 70 au moins. être capable de faire 11 kilomètres à la course dans une heure, et de soulever un poids de 70 livres placé sur sa poitrine.

—Un fait à noter ; c'est que, toutes les huîtres ouvertes ou en gallon nous viennent des Etats-Unis, et depuis quelques années, mêmes les huîtres en coquille de ce pays tendent à remplacer nos délicieuses Malpecques et nos caracettes.

Il y a cinq ans, l'Ile du Prince-Édouard livrait au monde 40,000 barils d'huîtres, tandis que la saison dernière le rendement n'a été que de 18,000 barils.



—Oh ! dis, grand-mère, comment tu as dû en vendre des parapluies pendant le déluge !...

ETONNANT

La toux est coupée nette par une dose de BAUME RHUMAL.



—Vous savez très bien conduire ?... bon..., et pourquoi avez-vous quitté votre dernière place...

—Voilà... ma voiture, mon maître et mon cheval, nous avons été écrasés par un train électrique... n'y a que moi qui n'ai rien eu !

—Au dire des savants météorologistes et astronomes, il paraîtrait que les taches du soleil auraient une grande influence sur la température de la terre. On a cependant découvert récemment des taches dans Saturne, dont la particularité est d'être lumineuses au lieu de paraître noires, ainsi qu'on l'a constaté sur la surface du soleil. C'est encore là un mystère d'astronomie à découvrir.

—Le Dr Rose des Etats-Unis, assure que le grec tel que parlé aujourd'hui par 7 millions d'hommes, est pratiquement le même que celui qui parlaient dans le temps Platon, Démosthènes et Plutarque. Cette langue s'est conservée pure comme son architecture, parce que les deux sont le nec plus ultra de l'élégance. Rose prétend qu'on n'enseigne point dans les collèges à parler le grec comme il se prononce chez les habitants de la Grèce.

ETABLIE LE 5 DECEMBRE 1902

La Société de Crédit Hebdomadaire, Limitée, incorporée par le gouvernement de la Puissance du Canada, 23 octobre 1903. Siège social : 17 Côte Place d'Armes. Téléphone Main 675, Montréal, Qué. D'après son incorporation, la Société est autorisée par sa charte à continuer les opérations de l'ancienne Société de crédit hebdomadaire enregistrée, de faire tout négoce et d'émettre des contrats en rapport avec le genre d'opérations tels qu'établi depuis un an. La Société a déjà payé à ses nombreux clients la jolie somme de \$17,852.50 depuis le 10 février 1903 au 27 octobre 1903. Une valeur de plus de \$730.00 est distribuée chaque semaine à ses clients.

Toutes informations peuvent être obtenues immédiatement, soit en écrivant ou bien en s'adressant au siège d'administration : 17 Côte Place d'Armes.

On demande partout de bons agents actifs.



SAVON BABY'S OWN

Préviens les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35-***-n-y

Plus de Nuits Blanches à Tousser

L'effet du Sirop Mathieu de Goudron et d'Huile de Foie de Morue est rapide. Quelques doses coupent la toux et rendent possible un sommeil paisible. Mais le grand mérite du Sirop Mathieu s'accroît dans le traitement des rhumes obstinés, des bronchites et des commencements de consomption.

Le Sirop Mathieu, agissant comme tonique et reconstituant, donne bientôt au sang la force requise pour secouer le joug de la maladie, et à mesure que le sang s'enrichit, les muqueuses malades et irritées deviennent saines et douces, s'affaiblissent de jour en jour, la santé parfaite se rétablit.

Mais pour assurer ce résultat il faut avoir le

SIROP MATHIEU de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

Aucune autre préparation ne contient toutes ces propriétés.

35c le gros flacon. En vente partout

Cie J. L. MATHIEU, Prop.
SHERBROOKE, P. Q.



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage ; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

ROD. CARRIERE, OPTICIEN

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés :

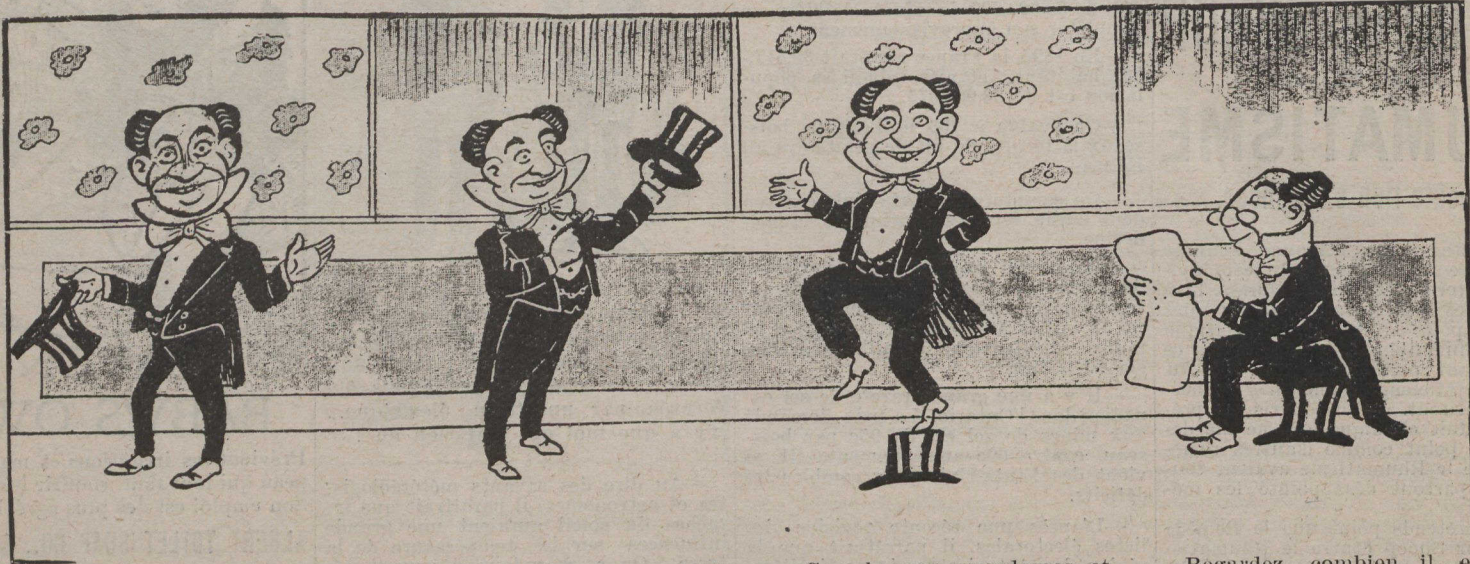
1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sanguinet]

Téléphone Bell Est 2257

—Pour voir au fond de la mer, un ingénieur maritime, M. Dibos, a imaginé une curieuse lunette, "water-glass" ouverte à la partie supérieure et coudée à angle droit vers le bas, avec deux petites glaces que l'on manoeuvre comme une sorte de télescope. On peut ainsi déterminer la position d'une ancre perdue ou se rendre compte d'une ouverture faisant voie d'eau. Une lampe électrique éclaire les travaux.

UN DROLE DE MENDIGOT

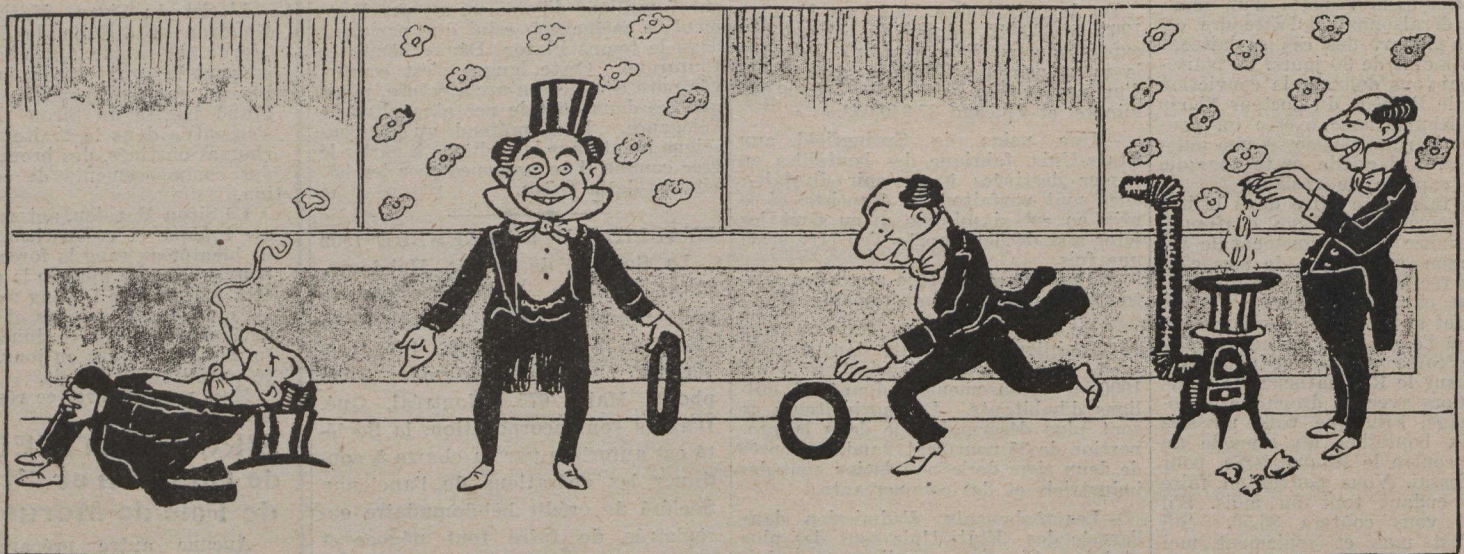


—Mesdames, messieurs, je ne viens pas ici vous vendre des oreilles de lapin roulées dans la farine... Je viens...

...Pour vous annoncer que je suis l'inventeur de ce chapeau, pour lequel je prendrai plus tard un brevet.

...Ce chapeau, mesdames et messieurs, par sa solidité, défie toute concurrence et ne craint pas la critique.

...Regardez combien il est pratique pour s'asseoir, lorsque votre fauteuil est en réparation.

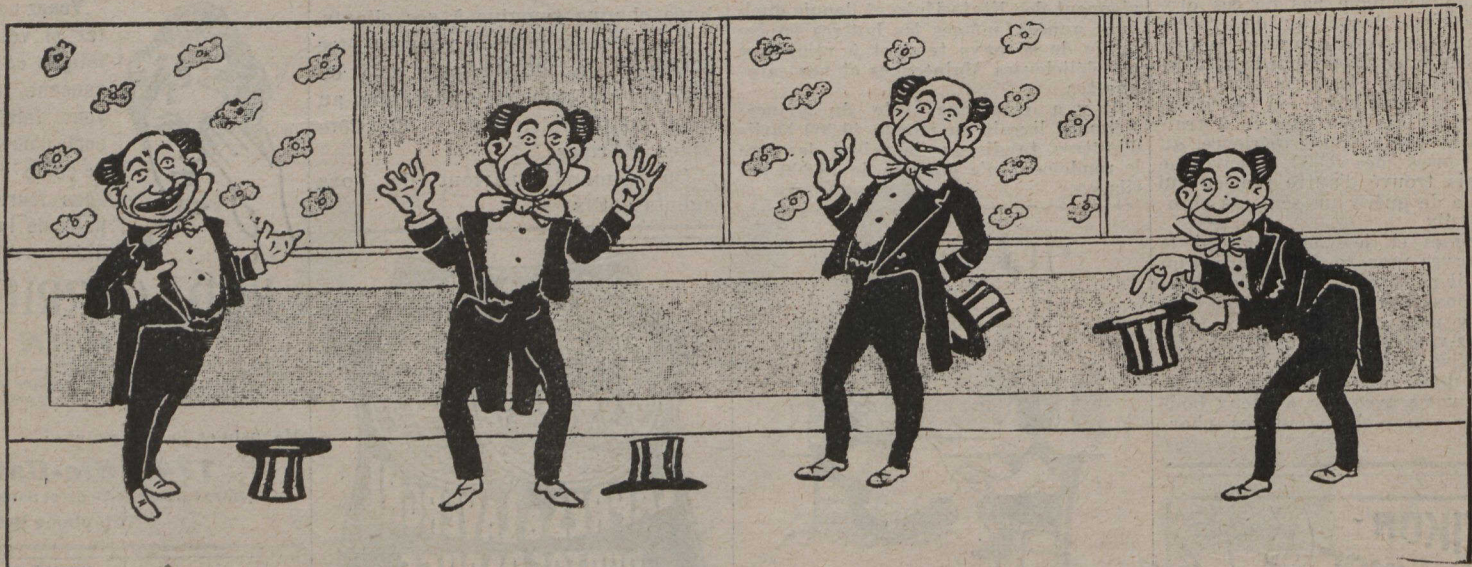


...Et pour se reposer la tête quand on va à la campagne, par exemple... où les bancs sont toujours occupés.

...Retirez-en les bords, vous avez une jolie toque d'appartement.

...Avec les bords, vous faites un gentil cerceau pour vos enfants, si vous en avez.

...Il est à l'épreuve du feu, donc il peut faire partie de votre batterie de cuisine.



...Etant imperméable, ce n'est certes pas moi qui vous empêcherai de vous en servir comme cuvette, si vous y tenez.

...Et ce n'est pas vingt francs, dix, ni même neuf, mesdames et messieurs, je ne le vends pas, je ne le donne même pas.

...Tenez, je ne veux pas abuser de vos instants, qui sont précieux.

...Je vais, avec mon chapeau, faire le tour de la société... ne m'oubliez pas, messieurs dames... ce sont mes petits bénéfices... ça me permettra d'acheter un panama pour la saison prochaine.